VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 2 Février 1915 NUMERO 37

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

L'ONTARIO AUSSI!

L'on se souvient encore avec quelle patriotique indignation la presse anglaise presque toute entière du Canada dénonça au début de la guerre la déloyale abstention des Canadiens français. elle n'avait point d'anathèmes assez violents pour ces rebelles qui se contentaient "canadiens de naissance de langue française" de s'enrôler en plus grande proportion que les "canadiens de naissance de langue anglaise." Un de ces jolis parangons du loyalisme alla jusqu'à dire que les "catholiques étaient des espions allemands faisant leur rapport au prêtre au confessionnal."

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis cette crise de vertueux loyalisme que déjà les chiffres officiels apportaient un démenti à toutes ces calomnies, établissaient que 80% des volontaires de Valcartier étaient "british born", qu'en fonction de la population du pays née au Canada, les Canadiens français, au témoignage même de Sam Hughes, avaient fourni autant de recrues que les Canadiens anglais. Un peu plus tard d'autres chiffres, donnés par Sam Hughes, amoindrissaient la contribution de l'élément anglais Il fallait en retrancher un millier d'américains, près de trois cents juifs, des sujets canadiens d'origine russe, etc. Enfin on découvrit que du régiment de la princesse Patricia 118 seulement sur un total de 1,101 étaient nés au Canada.

Le premier contingent, au témoignage de tous, se composait pour les quatre cinquièmes de "british born": il ne semble pas en être autrement du second. Nécessairement ces deux contingents devaient ne laisser qu'un maigre terrain de recrutement "british born" au troisième. Pour ce dernier, il faudrait de toute nécessité compter sur le "canadian born", le canadien de langue anglaise né au Canada.

Comme nous l'escomptions, cette expérience venge éloquemment les Canadiens français et met le Canadien anglais plutôt dans une piteuse position quand on se rappelle ses belliqueuses protestations de loyalisme.

"C'est dégoûtant d'apprendre, écrit l'un des principaux journaux de Toronto, que le recrutement pour le troisième contingent a été une complète faillite dans l'Ontario rural. La réponse à l'appel a été excellente dans les villes et cités, mais la campagne a à peine fourni un quart des recrues demandées. Est-ce que les jeunes gens du Canada rural ne comprennent pas que les Belges, les Français, les Russes et les Serbes combattent non-seulement pour sauver leur propre pays mais pour le maintien de la liberté du Canada? Nous ne contribuerons pas beaucoup à la destruction du militarisme allemand en chantant "Tipperary" aux joutes de hockey."

Et le journal ajoute que ce commentaire est provoqué par les derniers rapports qu'il ne s'est enrôlé que 245 *recrues des petites villes et des districts ruraux de l'Ontario*."

Ce quotidien de Toronto n'est pas le seul à constater ce qu'on nommerait s'il s'agissait des Canadiens français "le déloyalisme" de la population rurale d'Ontario. Sir John-S. Willison, du *Toronto News*, écrivait dernièrement: "Les rapports du recrutement dans les districts ruraux sont désappointants."

Nous pouvons encore y ajouter le témoignage du *Morning Leader*, de Régina. Il note que si le premier et le second contingent—en très grande majorité composés de "british born"—furent facilement recrutés, il n'en est pas de même du troisième. "Ici, dans l'Ouest, une campagne de propagande dans ce sens (le recrutement) ne s'impose pas autant que dans l'Est, mais ce n'est pas un mystère que même dans l'Ouest l'enthousiasme pour s'enrôler dans le troisième contingent a été très notablement inférieur à ce qu'il fut pour le premier et le second contingent."

Commentant la faillite du recrutement pour le troisième contingent dans l'Ontario rural, le *Morning News*, de Moose Jaw, écrit: "Ceux qui connaissent l'Ontario doivent admettre que ses districts ruraux ont toujours été quelque peu indifférents à la doctrine de l'impérialisme. C'est dans les grandes villes que se trouve le château-fort de l'impérialisme et il s'y est toujours maintenu par une presse puissante et très répandue. Il y a une notable différence de ton entre cette presse et celui de la presse agricole qui circule dans les districts ruraux.

"Ce partage de sympathies entre les centres ruraux et urbains du pays constitue un des grands problèmes que devra solutionner l'Impérialisme. Il ne permet point de dire dans quelle mesure notre pays permettra l'introduction de l'impérialisme dans la politique canadienne."

* * *

Peu importe, pour le moment, la raison de l'échec du recrutement dans l'Ontario rural. Le point important, c'est qu'un tel état de choses existe. Il est la meilleure réponse à opposer à toutes les calomnies que la presse anglaise n'a cessé de répandre sur le compte des Canadiens français. Il démontre aussi ce que vaut le loyalisme tapageur des bons orangistes des districts ruraux de l'Ontario.

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Saint-Claude, 1 février.

Les obus allemands ont fait un nouveau vide dans les rangs du contingent parti de Saint-Claude. M. Louis Vandel, dont nous avions annoncé la blessure, a subi l'amputation de la jambe blessée, mais la gangrène plus forte l'a emportée, et il mourut dans des sentiments de foi admirable, d'après son camarade. Nous sommes toujours sans détails sur le sort de Georges Boille, disparu dans un engagement avec les Allemands. M. Georges Trois nous écrit lui-même qu'une balle qui l'a frappé à la poitrine l'a traversé de part en part, mais qu'il est actuellement en convalescence et hors de danger.

FAIR PLAY ANGLAIS

Qu'est-ce que ce mot qu'on entend répéter à tout propos et hors de tout propos?

Ce serait une manière de faire large et magnanime du peuple anglais dans ses rapports avec les minorités.

Mais alors c'est une immense *blague*, dites-vous; et vous avez raison.

Le *Fair Play* au Manitoba, c'est la largeur de vue de la majorité qui demande à la minorité de payer double taxe, une pour permettre à la majorité d'élever ses enfants à nos frais et ensuite une autre si la minorité le peut pour élever ses propres enfants.

Ca, c'est le *Fair Play* entendu à la manière anglo-protestante.

C'est un grand mot ronflant qui cache l'égoïsme et la tyrannie.

Le même *Fair Play* a cours dans l'Ontario, en ce moment, et avec différentes nuances dans toutes les provinces où la majorité est anglo-protestante.

La seule province qui comprend dans son vrai sens le *Fair Play* comme représentant une belle chose, c'est *the old Quebec*, comme on dit avec une petite moue de mépris.

Allons, bonnes gens du Manitoba et de l'Ontario, efforcez-vous d'avoir un dixième de l'esprit vraiment *British* du vieux Québec, et cessez, une bonne fois, de nous corner les oreilles de ce mot vide de sens dans votre bouche.

A DROITE ET A GAUCHE

Le cercle Lamarche de l'A. C. J. C. a donné dernièrement une séance française dans Toronto.

Un cercle de l'Association de la Jeunesse Catholique Canadienne-française dans la Mecque de l'orangisme canadien, ce que cela doit donner une fière colique à l'*Orange Sentinel*.

* * *

D'aucuns se sont étonnés, étant donné la barbarie des Allemands et le traitement qu'ils ont infligé à la Belgique, qu'ils retiennent en leur patrie des millions de Belges qu'il leur faut, semble-t-il, empêcher de mourir de faim.

Une lettre de Hollande à la *Croix*, de Paris, donne, de la conduite des Allemands, des motifs tout-à-fait stupéfiants.

"Les vivres que les pays neutres envoient (et l'on sait comme la grande misère de l'héroïque Belgique a appelé à la sympathie de tous les pays neutres) aux affamés, leur (les Belges) sont distribués *après que l'autorité militaire en a facilité l'entrée. En réalité ces vivres servent à nourrir le soldat allemand; car ce que les pays neutres compatissants envoient est réquisitionné par le dominateur pour l'entretien de ses troupes. On ne voit pas trop pourquoi on ne louerait pas l'autorité militaire de ne pas s'opposer à ce que de l'étranger on fait parvenir de l'argent et des victuailles aux Belges de Belgique.*

C'est elle qui en profite en premier lieu et en fait même profiter ceux qui sont restés là-bas dans le Hermat. Tous nos correspondants sont d'accord pour parler de trains bondés de marchandises qui partent pour l'Allemagne et emportent, outre les pendules et les objets d'or, des ballots contenant les matières premières des usines et les produits du terroir."

* * *

"Loin de le supprimer (le discours que devait prononcer M. Henri Bourassa, à Ottawa, sur le "Devoir du Canada", et qui ne put l'être par suite du tapage que fit un groupe de voyous en uniforme militaire) nous voudrions que tout Canadien le put lire avec soin et réflexion." — *Free Press*.

Puisque tel est votre désir, confrère, que ne le publiez-vous?

* * *

Ce qu'on pouvait lire dans le *Free Press* de samedi, il y a huit jours, édition de cinq heures.

La manchette suivante, trois lignes par quatre colonnes:

"Le Havre semble un camp anglais; les Anglais débarquent, à ce port français, des troupes au taux de—*écoutez bien!!!*—25,000 *par jour*."

Dans le corps de la dépêche, on ne trouvait, touchant ce débarquement de troupes anglaises au Havre, que les mots suivants: "Vingt-cinq mille soldats anglais y arrivent *chaque semaine*.

25,000 chaque jour, dans la manchette; 25,000 chaque semaine, dans le corps de la dépêche.

Une légère différence, après tout.

* * *

"Il est à peu près certain que les catholiques romains vont considérer cela (l'envoi par la Grande Bretagne d'un représentant auprès du Pape), comme un premier pas à la possibilité pour un catholique romain de monter de nouveau sur le trône anglais.—*Orange Sentinel*.

Voilà qui est logiquement déduit!

* * *

"La Chambre des Communes a un de ses membres au front Ceux-là qui recourent aux appels de race feraient bien de se rappeler qu'il se nomme le docteur Béland et que c'est un Canadien français".—*Saturday Night*, Toronto.

Voilà qui est très bien: mais c'eut été encore mieux si auparavant le *Saturday Night* se fût abstenu de qualifier "Baptiste" de rebelle. Un bon conseil a toujours plus de poids quand celui-là qui le donne l'a mis en pratique.

"Won by the British, lost by the French", "Prises par les Anglais, perdues par les Français". —*Free Press*.

C'est "chien" ça, comme disait l'autre.

* * *

Pour les journaux quotidiens de Winnipeg qui apprennent à leurs lecteurs que les troupes françaises perdent les tranchées conquises par les troupes anglaises—"Won by the British, lost by the French", ou encore que seules les troupes anglaises tiennent tête aux troupes allemandes, "German advance except where British resist":

"Comme les rapports officiels français sont d'ordinaire plus brefs que les rapports anglais, il existe une tendance à *magnifier les exploits des troupes anglaises et à ignorer ceux des Français.* On oublie que nous n'occupons *qu'une petite partie (a very short portion)* de la ligne de combat, tandis que sur *la plus grande partie*, les Français accomplissent de brillants exploits qu'on ne saurait surpasser *en valeur et en héroïsme. C'est la France qui soutient le gros du fardeau de la lutte*, et nous devons lui prouver que nous comprenons absolument sa *merveilleuse résistance.—The Review of Reviews*, décembre 1914, Londres.

Et si cela ne satisfait pas nos quotidiens, nous les prions d'y ajouter ceci, qu'ils trouveront dans la critique des événements militaires que le major Redway donne au *British Review*, sous le titre "*The true story of the war.*"

"Et cependant, comparée à celle de nos alliés, *notre sphère d'action* (celle des Anglais) *a été infinitésimale*.

"Nous avons toujours été "encadrés" par les armées françaises et même la Belgique a jeté, assure-t-on, dans la lutte, 250,000."—*British Review*, janvier 1915, Londres.

* * *

"Le camp de Salisbury a coûté la vie à une vingtaine, ruiné la santé d'un millier de braves soldats et exigé des milliers de piastres pour les frais d'hôpitaux."—*The Courrier*, Toronto.

Si un journal canadien-français avait osé dire la moitié de cela, on aurait déjà demandé sa tête.

* * *

Après les bottes qu'on se voit obligé de refuser parce qu'elles ne peuvent supporter la marche dans la boue, l'abandon du fusil Ross par les Princess Pats et les Nova Scotia Highlanders, voilà que c'est maintenant des chevaux qu'on se plaint.

D'un groupe de vingt chevaux expédiés de Toronto à Montréal, il y en avait, au témoignage du *Courrier*, de Toronto, cinq qui avaient des éparvins, un qui était aveugle, un autre qui souffrait de la vue, deux qui boitaient—neuf peu recommandables. Et quatre autres encore souffraient de d'autres défauts.

* * *

Du *Telegram*, mercredi 20 janvier:

"Londres, 19 janvier.—Le *Times* et autres journaux condamnent les récits forts coloriés de succès anglais près de La Bassée, récemment publiés par certains journaux d'ici et qu'aujourd'hui l'on déclare officiellement sans fondement."

Voilà un petit conseil dont aurait dû profiter le *Telegram* quand il servit à ses lecteurs le flamboyant récit du fantastique exploit des "Princess Pats, prenant, à la baïonnette, "*trench after trench*", tout en ne perdant que deux hommes, récit que les dépêches subséquentes ont prouvé être sans fondement.

* * *

Les statistiques ontariennes démontrent que le taux de la natalité est de beaucoup plus élevé chez les Canadiens français de l'Ontario que chez les Canadiens anglais de cette même province. C'est ce qui explique que depuis un demi siècle la population de langue française s'y est, proportionnellement, accrue plus rapidement que la population anglaise.

C'est là la 'french invasion" qui donne tant de froid dans le dos à tous les mange-français d'Ontario.

L'avenir et la terre sont aux peuples féconds, aux nations dont les femmes n'ont point peur de donner des fils à la patrie.

Cela est vrai de l'Ontario comme de tout autre pays. Et là réside l'inéluctable succès de nos frères ontariens.

* * *

"L'anglais est la langue de tous les habitants d'Ontario, si ce n'est d'une *infinitésimale fraction*."—*The Hamilton Spectator*.

Un fort en calcul, ce rédacteur! Il appelle une "infinitésimale fraction" les 250,000 Canadiens français de l'Ontario qui constituent un dizième de la population totale. Un dizième, une fraction, infinitésimale!

* * *

De 7,924 condamnations à la prison à Montréal, l'an dernier, 2,889 le furent pour cause d'ivresse.

* * *

La commission des écoles d'Ottawa a dernièrement réélu M. Samuel Genest comme son président. Un des commissaires irlandais a demandé à la majorité canadienne-française de se choisir un président irlandais. Pour du culot, c'en était. Avec raison, M. Genest a répliqué que la majorité était française, que l'heure des compromis était passée et que le président serait de langue française.

* * *

Paris a-t-il à redouter l'attaque des Zeppelins? Non, répond le célèbre abbé Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges, France.

De telles attaques, selon lui, sont impossibles tant que la science ne pourra pas prédire avec certitude le temps qu'il fera pendant plusieurs jours. Un simple zeppelin pourrait atteindre Paris, mais il n'y saurait causer grand dommage. Il lui faudrait se munir de gazoline et de munitions pour un voyage de vingt-quatre heures, à moins d'être sûr d'avoir pour lui un vent favorable, il ne pourrait transporter qu'une tonne d'explosifs ou vingt bombes d'une centaine de livres chacune.

* * *

Selon les autorités médicales de l'armée française, le vaccin contre la typhoïde est merveilleusement efficace.

Un modeste éloge qui fait fi de tous ceux que pourront inventer nos journaux.

"L'infanterie canadienne en Angleterre constitue les meilleures troupes de l'univers."—Colonel Sam Hughes.

Rien que ça!

COLONISONS

Le triste spectacle des misères de toute sorte, qui règnent dans les villes, cet hiver, est bien propre à nous attacher davantage à la vie de la campagne. On y souffre du froid, de la faim et d'une grève générale.

Des familles qui vivaient autrefois dans une grande opulence sont aujourd'hui obligés de faire des sacrifices nombreux sinon pénibles, en se privant d'un voyage, de toilettes et de distractions mondaines et coûteuses dont ils avaient contracté l'habitude depuis longtemps. Et ceux-là n'abandonnent à la nécessité, que le superflu de leur bien-être.

Mais combien d'autres familles, qui n'ont connu que l'aisance dans le passé, ont vu diminuer leurs jours de travail, leur salaire, ou même, ne trouvent plus aucun ouvrage qui puisse assurer pour l'avenir le pain de leurs enfants.

Qu'il est grand, le nombre de ceux qui s'angoissent en pensant que sans économies ou déjà en dettes, leur crédit ne peut continuer et qu'ils recevront bientôt un froid refus pour la livraison d'une tonne de charbon, d'une corde de bois, d'une douzaine de pains et d'un peu de boeuf pour apaiser la faim de leurs enfants.

Et parmi ceux-là, combien regrettent l'abandon d'une terre qu'ils ont jadis possédée, où ils vivaient modestement, mais sans souci du lendemain, d'un travail rude mais volontaire et si varié selon les saisons, avec de si bons loisirs quand cela leur plaisait. Pauvres malheureux, qui ont cru trouver dans le travail forcé, réglé et assidu d'une ville une vie plus heureuse et plus libre.

C'est un exemple salutaire pour nos cultivateurs, qui comprendront mieux, en ces temps de crise économique, leur bonheur de vivre sur une terre. Il n'en est pas un seul, je n'en doute pas, qui ne trouve chez lui, malgré une disette universelle, du bois en abondance pour se chauffer, et quelques animaux domestiques pour fournir à leurs enfants des copieux repas.

Revenez donc à la terre, compatriotes: là seulement vous trouverez le bonheur, la vraie liberté et la vie assurée pour toujours.

* * *

J'ai reçu quelques lettres de futurs colons qui me demandent où sont les homesteads à prendre au Manitoba. La réponse est facile, puisqu'il y en a des milliers dans la Province.

Il y a un grand nombre de homesteads, au nord de Winnipeg, entre les lacs Manitoba et Winnipeg, sur la ligne C. N. R. de Gypsumville et celle de Inwood qui se prolonge jusqu'à De Laval (Fisher Branch) et plus au nord encore, au Lac du Bouleau, à 125 milles à peu près de Winnipeg. Ce dernier endroit offre d'excellents homesteads le long de la rivière Montagro sur deux ou trois townships. Il y aurait un grand avantage à prendre ces terres et commencer là une nouvelle paroisse. On pourrait se rendre à De Laval en chemin de fer et de là faire 30 milles en voiture. Le trajet se fait en une journée dans la bonne saison et ne coûte que $5 par jour, les dépenses du charretier en plus. Trois ou quatre colons, voyageant ensemble, se partagent ces frais de voyage.

Presque partout dans le Manitoba, ce prix de $5 par jour est demandé aux colons par les *guides*. Quand la visite des homesteads ne prend qu'un jour ou deux, avec les deux jours du voyage, le prix de cette excursion est donc relativement bas, pour l'avantage qu'on en retire.

Il y a aussi beaucoup de homesteads à prendre au Nord de Sainte-Rose du Lac où un prêtre réside depuis l'an dernier. C'est une place excellente pour la culture mixte: et en se dirigeant à une dizaine de milles N. O. de l'église de *Toutes Aides*, près du Lac *Spence*, on trouvera, bien établi déjà, un petit groupe de colons canadiens, qui ne demandent qu'à voir leur nombre augmenter par la prise d'une centaine de homesteads de première qualité.

Il en est de même à Asham Point, mission de Saint-Rose, où il reste auprès des 50 ou 60 familles de cette future paroisse, un bon nombre de homesteads très propres à la culture mixte.

Dans plusieurs nouvelles paroisses, il reste encore quelques homesteads, moins avantageux peut-être que ceux qui les entourent, parce que les premiers arrivés ont eu le premier choix, mais qui seront vite pris par des étrangers, si on ne se presse de les demander. Ces homesteads peuvent être un peu éloignés de l'église ou du chemin de fer, mais ils n'en sont pas moins bons pour la culture et il y a l'avantage d'être près d'un village bien organisé.

Un missionaire me fait de grands éloges des centaines de homesteads à prendre sur la rivière *Pine*, près de Camperville, à l'ouest du Lac Winnipegosis. Le gouvernement fera bientôt un bon chemin qui mettra à 18 milles du chemin de fer ce magnifique centre de colonisation.

Dans un autre article, je parlerai des autres endroits que je crois le plus avantageux pour s'établir.

O. Corbeil, ptre.

Saint-Boniface, Man.

POUR LES ONTARIENS

Devant les protestations qui se succèdent depuis quelque temps: assemblée de Montréal, lettre du cardinal Bégin, protestation du gouvernement de Québec, assemblée de Québec et tout récemment la fière déclaration de l'Université Laval, certains journaux anglais d'Ontario se sont émus.

"Mais nous ne voulons pas vous empêcher de parler français!" disent-ils à nos compatriotes. "Le règlement XVII n'est même en vigueur que pour mieux faire apprendre la langue française."

Ah! vraiment! Nos frères d'Ontario ne s'y sont pas laissés prendre. Ils savent qu'on veut arracher aux petits Canadiens français les moyens d'apprendre leur belle langue. Et d'ailleurs d'autres journaux, plus francs et plus brutaux, affirment qu'une seule langue—la langue anglaise—doit s'enseigner dans Ontario, qu'une seule doit, en fin de compte, s'y parler. Le français c'est bon pour Québec. Nous pouvons nous demander si c'est bon pour le Manitoba, par exemple. N'y a-t-il pas des gens qui voudraient bien qu'ici aussi, les enfants français ne pussent apprendre leur langue maternelle? Ayons ceci devant les yeux. Cette pensée est celle qui doit aussi nous inspirer à venir en aide aux Canadiens français d'Ontario. Fournissons-leur généreusement les moyens de revendiquer leur droit et, par le fait même, nous affirmons notre droit à faire enseigner dans notre province le français à nos enfants. Par le temps qui court, il convient de ne négliger aucune occasion de rappeler souvent ces choses.

Donner à Ontario, c'est proclamer la solidarité de tous les Canadiens français du Canada, c'est redire à voix haute que le français a droit de cité dans tout le pays, qu'il doit s'enseigner partout où il y a des enfants de langue française.

Cercle La Vérendrye de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

Voici la liste des dernières souscriptions reçues:

Mme A. Bérubé	$5.00
Mlle M.-J. Bérubé	5.00
M. G.-H. Bérubé	5.00
M. D.-R. Baribault	5.00
M. L.-N. Bétournay	5.00
M. E.-L. Bétournay	5.00

$40 L'ACRE

C'est le prix des terres chez moi. Alors, mon ami, ne comptez guère sur l'immigration extérieure pour venir remplir vos vides. C'est déjà trop cher. Trop cher? Non pas d'une manière absolue, les terres de nos paroisses de la vallée de la Rivière Rouge aussi bien que celles de la vallée de la rivière Assiniboine valent cela et plus que cela, car leur fertilité est inépuisable si seulement on veut y faire une culture raisonnable.

C'est trop cher, cependant, pour quatre vingt dix-huit pour cent de ceux qui veulent et peuvent venir au Manitoba. Celui qui dispose d'un capital suffisant pour acheter cette terre trouvera profit, règle générale, à rester chez lui.

Mais dites-vous, nous sommes donc privés du secours de l'immigration?

Faites un autre genre d'immigration. Faites connaître par le détail la marchandise que vous avez à vendre; envoyez un ou deux représentants de votre comité paroissial par exemple proposer le marché à un père de famille à l'aise de telle ou telle paroisse que vous connaissez. Il a des garçons à établir, votre affaire sera peut-être la sienne. On propose, on discute, on pèse le pour et le contre et voilà parfois un marché conclu. Une paroisse n'en souffre pas et l'autre gagne une unité.

L'amélioration de leur méthode de culture a permis à un certain nombre de citoyens de Letellier de se faire des épargnes, Letellier ne peut plus guère faire place aux fils de famille, pourquoi n'iriez-vous pas à Letellier? Pourquoi n'iriez-vous pas à Saint-Pierre-Jolys? Pourquoi pas à Sainte-Agathe?

Nous avons des ressources, seulement il faut les faire connaître.

Pour cela rien ne remplace l'activité du comité paroissial.

Une fois ce comité debout, si seulement il peut se faire utile une fois, cela le mettra en appétit et vous aurez frappé une mine.

La médaille faussée.

J'ai une chance inespérée: deux chevaux abattus sous moi, et pas une égratignure. Combien de malheureux ne peuvent en dire autant. La Sainte Vierge m'a protégé sous tous les rapports. Je vais te raconter le fait qui s'est passé quelques instants avant ma chute. Un obus éclate. Un morceau frappe en plein coeur un de mes brigadiers, perce et brûle sa tunique, son livret, sa chemise, sa flanelle et s'arrête, après l'avoir faussée, sur une médaille de la Sainte-Vierge placée là.

Bienfait de la Providence; sans elle, il n'existait plus.

POUR LA JUSTICE ET LA LIBERTE

Une déclaration d'un député anglais-protestant de Québec.

(*Le Devoir*)

M. Campbell, député de Pontiac, avait accepté de seconder la motion de M. Armand Lavergne en faveur de la minorité ontarienne. Il avait préparé à ce sujet un discours que les circonstances l'ont empêché de prononcer mais qu'il a bien voulu nous communiquer pour qu'il n'y eut aucun doute sur sa pensée et ses sentiments.

On en trouvera ci-dessous le texte anglais et la traduction française:

Mr. Speaker,

I followed very closely and with great pleasure the remarks made last week by the Honorable the Prime Minister, on the subject of the French language and French Canadian rights in the Province of Ontario. I must say, however, while agreeing with the Premier, I feel confident that it was the announcement that this matter was to be discussed by the Hon. Member for Montmagny that urged the leader of the Government to take the stand he has taken. But no matter from what source it comes or what party takes the action, I can only express my entire sympathy with my fellow citizens of French origin in the neighboring Province.

I happen, Sir, to represent a county in the Province of Quebec and to reside in the City of Ottawa, to have extensive business relations with the inhabitants of both Provinces and to be in constant contact, across the border line with the two elements. I, therefore, consider it is my duty to add my little mite to the debate that has been raised in this Legislature.

In the first place I wish to heartily and sincerely bear witness, from my personal knowledge and experience, to the broadmindedness and highly patriotic spirit of both the Hon. Member for Montmagny (Mr. Lavergne) and for the former member for St. Hyacinthe, Mr. Bourassa. In my home Province of Ontario these gentlemen are painted in colors that only the pencil of ignorance—I mean ignorance of their characters and motives—could draw. They are as tolerant as are all the Majority of this Province to the English-speaking and Protestant minority. I am a living example of that tolerance; I am so in my political life, since I represent a constituency so largely composed of Roman Catholics and French Canadians; and my colleague in the Federal House, like myself, is not of their race nor of their Faith; I am so in my business life, because my dealings have been principally with them and I have found them a people of very high character and of extreme toleration—even amongst the less educated of them. Hence my desire to join in the tribute paid by my friend Mr. Bullock, the other day, to the fair play and justice dealt out to us in this Province by the French and Catholic majority.

Mr. Speaker, since hearing the Premier and reading the report of the speech made during my absence last week by the Hon. Member for Montmagny, I have read also the comments of extreme and bigotted organs in Toronto on the subject. Their harsh expressions and still harshier conclusions are not justified in any way—neither by the facts as we know them here nor by the spirit of the constitution as all broad-minded men understand it. All I would ask would be that Ontario would give to the minority there the same treatment that the minority in Quebec, of which I am one, receives. If you want to see an example of the difference in treatment, come to my county of Pontiac; on the Quebec side of the Ottawa river you hear no bickerings and no animosities, no worries about schools and the education of children; cross the river into Ontario and at once you step into a hot-bed of turmoil and disunion. This latter condition is neither, in my mind, according to the broad principles of Christianity nor according to the "fair play" that is a mark of British rule and Canadian citizenship.

It is not for me to go into the details of the question at issue in Ontario regarding the French language and the system of education, but I will say that it never was the desire nor aim of the French Canadians in that Province to impose their language in place of English, nor to make it official to the exclusion of English; all they ask is the natural right to teach it to their children so as to preserve that great means of a double instruction and a more perfect education and at the same time not to lose entirely the traditions and memories of their race. If this is not a fair and praiseworthy ambition, then there is no such a thing under our constitution. They are not an aggressive people, nor a quarrelsome people, nor a fanatical people. They ask only to go their way in peace, building up, with their own means their share of the country's prosperity, without taking one whit from the interests and rights of their neighbors. I speak from knowledge and long experience of them; all those in Ontario who think the contrary and act in accordance, speak and act in complete ignorance of this people, of their ways, customs, manners and aims.

I, therefore, Mr. Speaker, wish to join my humble voice in this touching plea for justice and fair ness to my Catholic and French friends in Ontario.

(Traduction)

M. le Président,

J'ai écouté attentivement et avec grand plaisir les remarques faites, la semaine dernière, par l'honorable premier ministre au sujet de la langue française et des droits des Canadiens français dans la province d'Ontario. Tout en étant de l'avis du premier ministre, je dois dire qu'il me semble que celui-ci a pris cette attitude à la suite de la déclaration faite par l'honorable député de Montmagny qu'il devait soulever la question. Mais de quelque source que vienne l'action ou quel que soit le parti qui en prenne l'initiative, je ne puis qu'exprimer mon entière sympathie pour mes concitoyens d'origine française de la province voisine.

Il se trouve que je représente un comté de la province de Québec tout en habitant Ottawa; que j'ai des relations d'affaires très étendues avec les habitants des deux provinces et que je suis en contact constant par-delà la frontière, avec les deux éléments. C'est pourquoi je considère qu'il est de mon devoir d'ajouter ma faible contribution au débat qui a été soulevé dans cette Chambre.

En premier lieu, je désire rendre un témoignage cordial et sincère, d'après ma propre expérience et ma connaissance, à la largeur d'esprit et au patriotisme élevé de l'honorable député de Montmagny (M. Lavergne) et de l'ancien député de Saint-Hyacinthe, M. Bourassa.

Dans ma province natale d'Ontario, ces messieurs sont dépeints sous des couleurs que seul peut rendre le crayon de l'ignorance —je veux dire l'ignorance de leur caractère et des mobiles de leur action.

Ils sont aussi tolérants que l'est toute la majorité de cette province à l'égard de la minorité protestante et de langue anglaise. Je suis un exemple vivant de cette tolérance. Je le suis dans la vie politique, puisque je représente un collège électoral habité en grande majorité par des catholiques et des Canadiens français—et mon collègue au parlement fédéral, comme moi, n'est ni de leur race ni de leur foi. Je le suis dans la vie commerciale, parce que mes relations d'affaires se font surtout avec eux et j'ai constaté que c'est un peuple à l'âme très haute et d'une tolérance extrême, même parmi les moins instruits. De là mon désir de m'associer à l'éloge que mon ami M. Bullock a fait l'autre jour du "fair play" et de l'esprit de justice dont la majorité catholique et française de cette province témoigne à notre égard.

Monsieur le président, depuis que j'ai entendu le premier ministre et lu le discours prononcé en mon absence par l'honorable député de Montmagny, la semaine dernière, j'ai également lu les commentaires des organes extrêmes de la bigoterie de Toronto à ce sujet. Leurs violentes expressions et leurs plus violentes conclusions ne sont justifiées en rien —ni par les faits existants tels que nous les connaissons, ni par l'esprit de la constitution tel que l'entendent tous les hommes à l'esprit large. Tout ce que je demande c'est que la minorité reçoive dans Ontario le même traitement que reçoit dans Québec la minorité dont je suis.

Si vous voulez un exemple de la différence des traitements, venez dans mon comté de Pontiac; du côté de la rivière Ottawa qui se trouve dans Québec vous n'entendrez de querelles ni ne constaterez d'animosités; il n'existe pas d'inquiétude au sujet des écoles et de l'instruction des enfants. Traversez la rivière et vous trouverez immédiatement dans Ontario la désunion et la chicane. Cette dernière situation ne correspond nullement, à mon sens, aux larges principes du christianisme pas plus qu'au "fair play" britannique, qui est une marque du régime anglais et de la citoyenneté canadienne.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans les détails de la question soulevée dans Ontario au sujet de la langue et du système scolaire, mais j'affirme que les Canadiens français de cette province n'ont jamais désiré ni tenté de remplacer l'anglais par leur propre langue, pas plus que de rendre cette dernière exclusivement officielle; tout ce qu'ils demandent, c'est le droit naturel de l'enseigner à leurs enfants de manière à sauvegarder l'extrême avantage d'une double instruction et d'une éducation plus parfaite et, en même temps, de ne pas perdre tout à fait les traditions et les souvenirs de leur race. Si cela n'est pas une raisonnable et louable ambition il n'en existe pas sous notre constitution. Les Canadiens français ne sont ni agressifs, ni querelleurs, ni fanatiques; ils essaient simplement de cipant pour leur part et selon les moyens qui leur sont propres à l'édification de la prospérité du pays, sans fruster leurs voisins d'un atome de leurs droits et de leurs intérêts. Je parle pertinemment, les connaissant depuis longtemps; tous ceux qui dans Ontario pensent autrement et agissent de même, parlent et agissent en complète ignorance de ce peuple, de ses coutumes, de ses usages et de ses aspirations.

Je désire donc, Monsieur le Président joindre ma voix à cette passionnante plaidoirie pour la justice et l'équité, en faveur de mes amis catholiques et français de l'Ontario.

AUTOUR DE LA GUERRE

SOUS LES OBUS

Le drapeau sur la faucheuse.

Extrait d'une lettre adressée à ses parents par un officier actuellement sur le front:

Nos tranchées se trouvent à environ 200 mètres des tranchées boches. Le terrain entre nous est formé d'un champ de betteraves à droite et d'un champ de blé à gauche. Au milieu de l'intervalle, à 100 mètres donc environ de nous, se trouve une faucheuse abandonnée qui va jouer un grand rôle dans mon histoire. Donc, hier soir, vers 9 heures, j'étais somptueusement allongé sur mon matelas lorsqu'un troupier de ma compagnie frappe, et voilà la conversation qui s'engage entre nous:

—Mon lieutenant, je suis bien content, je viens de recevoir un paquet de chez nous.

C'est un solide Savoyard, bien planté, à la mine résolue.

—Je suis bien content pour toi, mon vieux, tu vas pouvoir te mettre au chaud dans un bon tricot, je parie.

—Vous n'y êtes pas du tout, mon lieutenant; ce que je viens de recevoir, c'est un grand drapeau tricolore. Depuis longtemps j'avais mon idée.

—Et que veux-tu donc faire?

—Voilà, je viens de couper une grande perche de quatre mètres de haut, j'ai attaché mon drapeau au bout et je viens vous demander la permission d'aller l'attacher à la faucheuse, devant ces sales Boches, qui ont l'air de faire comme chez eux; ça leur rappellera qu'ils sont chez nous.

—Mais, mon vieux, c'est fou ce que tu veux faire, par ce clair de lune. Tu n'auras pas fait dix mètres que tu seras transformé en passoire!

—Ne craignez rien, mon lieutenant, je suis couvreur dans le civil. Je sais faire la marche sur le ventre.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire, je lui souhaitai bonne chance et il partit ravi. Une demiheure après, le drapeau flottait devant les tranchées boches, et mon gaillard sautait en rigolant dans notre tranchée, salué par une grêle de balles des Boches, furieux de cette plaisanterie.

—Oui, mais, dis-je à mes troupiers, tout cela est très joli. Vous avez placé le drapeau; maintenant il faut le garder et empêcher que les Boches mettent un des leurs à la place.

Mon gaillard s'avance de nouveau et dit:

—Mon lieutenant, j'y ai pensé. J'ai mon idée. Revenez dans un petit quart-d'heure et vous verrez.

Je reviens, en effet, dans la tranchée en face de la faucheuse, et je vois un superbe grelot de voiture suspendu à une ficelle, entre deux piquets; à côté se trouvait une pancarte: "Signal d'alarme: *In case di pericolo, tirare l'apello.*" C'est, me dirent-ils, le lasso 1914.

Mon type était allé tout simplement attacher une ficelle à la hampe du drapeau, et, à l'autre bout, dans notre tranchée, il avait attaché un grelot. Je l'ai naturellement signalé au commandant et il va bientôt être récompensé.

La ferme mystérieuse.

Nous étions sur la route de Thann, raconte un soldat, dans les environs de Feldbach, par un soir d'orage. Notre lieutenant jugea nécessaire de nous mettre à l'abri. Nous aperçûmes bientôt, au détour d'un sentier, une grande ferme entourée de larges pâturages. Quelques-uns d'entre nous se détachèrent et allèrent la reconnaître, tandis que nous restions au guet, nos mitrailleuses en position dans un bouquet d'arbres voisin. Enfin, ils nous appelèrent de la main.

La maison paraissait déserte, au moins de l'extérieur; les portes et les fenêtres en étaient closes; aucun bruit n'en sortait.

Une large porte à double vantail, aux ferrures rouillées, donnait sur une petite terrasse d'où l'on devait dominer la vallée que couronnait en ce moment le rideau moutonnant des lourdes nues, chargées de pluie.

Le lieutenant frappa avec la crosse de son revolver... Silence.

Il tira une poignée, la porte s'entr'ouvrit en criant sur ses gonds.

Tous nous entrâmes...

Au fond d'une sorte de couloir, entre le sol et une tache d'ombre qu'on devinait être une autre porte, une lueur... un murmure...

Il y avait quelqu'un là.

Alors, sans qu'un ordre fût donné soudainement, nous nous ruâmes dans le couloir et. soit que l'un de nous l'ouvrit, soit qu'elle ait cédé sous notre poussée, l'autre porte s'ouvrit.

Il y avait, dans une petite salle voûtée et qui sentait le moisi, une longue table: à chaque bout, une flamme vacillante montait d'une bougie. Autour de la table, à genoux sur la terre humide, cinq Allemands priaient... deux officiers et trois soldats.

Un des officiers avait aux doigts un lourd chapelet.

Nous avaient-ils entendu? c'est probable: le couloir était étroit et nos souliers sonnaient sur les dalles.

Pourtant ils n'avaient pas bougé.

Cette apparition avait quelque chose de fantastique. Je ne suis pas poltron, et, l'aurais-je été, un mois et demi de campagne eût suffi à m'aguerrir; eh bien, j'ai eu comme un frisson, je vous assure.

Ces cinq êtres semblaient avoir oublier le monde, autour de cette table, dans l'ombre mouillée de ce caveau à peine éclairé par ces deux bougies fumeuses.

Un seul, un soldat, eut un regard vers trois fusils jetés à terre avec les sacs et les bidons.

Aussitôt, quatre d'entre nous les mirent en joue et, le revolver au poing, notre lieutenant cria: "Rendez-vous!" Tous levèrent les mains; celui-là même qui semblait diriger la prière commune brandit son chapelet dans ce geste.

Au dehors, l'orage devait redoubler, car les murs tremblaient sous les détonations du tonnerre.

Je peux vivre longtemps, mais je me rappelerai toujours la minute où ces cinq hommes, les mains au ciel, se levèrent sous la menace de nos fusils braqués. Ils étaient pâles, maigres, leurs yeux brillaient.

Notre lieutenant questionna le chef, un capitaine, je crois... Ils s'étaient égarés, loin des leurs, pendant l'orage; ils avaient faim et soif, leurs sacs et leurs bidons étaient vides et la ferme était abandonnée, sans qu'une croûte de pain demeurât dans les placards.

Alors, ils s'étaient mis en prières en attendant l'accalmie...

Ils demandèrent si nous n'allions pas les fusiller. Sur la réponse négative du lieutenant, ils eurent un soupir de satisfaction et un sourire.

Nous passions la nuit dans la ferme, nous remplaçant pour la garde de nos prisonniers.

Au matin, le ciel était clair; de la terrasse on voyait la vallée s'éveiller avec encore un peu de brume sur les prés; un coq chanta au loin, un coq de France... Et à droite, sur la route blanche qui monte vers Thann, les nôtres s'avançaient.

L'héroïsme.

De l'*Eclair*, de Paris:

J'ai voulu interroger un combattant sur l'héroïsme. Je lui ai parlé avec émotion de ces listes de décorations militaires, de citations à l'ordre du jour, qu'on lit dans la honte de l'inactivité et du bien-être, le coeur battant. Il approuva.

—Mais, déclara-t-il soudain, toutes les mentions sont injustes, ou, si vous préférez, incomplètes, et il n'en peut être autrement. L'héroïsme, en effet, est devenu monnaie courante aux armées, au point que l'on n'y prend plus garde. Il faut l'oeil d'un chef, l'observation d'un homme qui peut s'abstraire un instant de l'action et la dominer pour reconnaître le trait d'intrépidité ou d'audace qui passe la moyenne et sort du rang.

J'en sais plus d'un, moi, qui s'est conduit, dans l'ombre, à l'égal des plus braves. J'en sais aussi qui ont été braves d'une façon qui ne put pas figurer à l'*Officiel*.

Jugez:

C'était près du canal de l'Aisne. Le temps mouillé, devenu subitement froid, nous glaçait jusqu'aux moëlles. La glaise nous faisait des semelles de plomb, et chacun, imbibé comme une éponge, portait, outre le fourniment et le sac, une charge supplémentaire de pluie. Après une longue nuit de glissement et de reptation, nous étions arrivés tout près des lignes allemandes. Nos 75 devaient les canonner dès-l'aube, après quoi nous liquiderions l'affaire à la baïonnette. On s'était collé au sol, sur le revers d'un petit vallonnement semé de buissons et de bouleaux. Mais, aux premières lueurs du matin, on se trouva tellement transi, raidi, ankylosé, qu'il nous paraissait impossible de fournir la moindre action efficace.

A..., caporal-tambour, nous annonce:

—Moi, je me charge de préparer le café.

On applaudit, et l'on proteste: la fumée décèlera notre retraite et notre place; nous serons canardés.

—Aussi, ajoute notre homme, ne ferai-je pas le café ici.

Il prend les ustensiles, se coule le long des taillis, des fossés, rampe, court et atteint un petit bois qui se trouve à 300 mètres de notre position. Au bout d'un moment, l'aube s'éclaire et nous voyons monter, là-bas, entre les arbres, bleue dans la grisaille du matin, un peu de fumée qui se mêle à la brume. Hélas! nous ne sommes pas les seuls à avoir l'oeil. Un arc sifflant se tend dans l'air. Boum! Un obus éclate dans la futaie, puis un autre, puis un troisième. On entend très bien, après l'explosion, craquer les arbres. Des buissons s'allument et crépitent. L'artillerie allemande arrose le bois. Nous voilà fort inquiets pour notre caporal et notre café; j'imagine que l'homme et la marmite sont par terre... Or, vingt-cinq minutes après, un gros seau à la main, X... apparaît. Il doit parcourir 30 mètres environ à découvert. Des balles saluent, on lui fait même les honneurs du shrapnell. Il n'en a cure; il va, très calme, attentif seulement à ne pas répandre notre déjeuner; un fossé, à la fin, l'abrite et le sauve. Quand il arrive, dans l'arome et la chaude vapeur du moka, savez-vous ce qu'il trouve à nous dire?

—En dépit des Allemands, je l'ai fait passer bouillant et en douceur, et il n'y a pas de chicorée!

"Il n'y avait plus à parler que le canon.... et moi."

Notes d'un aumônier dans la *Semaine religieuse de Blois*:

18 octobre, matin.

Je crois que nous sommes au 18 octobre, et d'après mes calculs et mon calepin nous devons être au dimanche, mais je n'en suis pas sûr. Encore un dimanche où il n'y aura pas de messe... D'abord l'église de la paroisse où je suis est brûlée... Et puis ce matin les Anglais donnent du fil à retordre aux Prussiens, et probablement que nous allons encore être engagés; ça fera cinq jours sans interruption.

Je me plaignais de mon inactivité dans les Vosges, ou plutôt je me demandais en quoi pouvait consister mon ministère par là, en dehors de l'hôpital. Ma vie est bien changée et cela a commencé le soir même de notre arrivée par ici (dans le Nord).

... Ce n'est pas toujours facile de savoir où sont les postes de secours, et c'est le diable quelquefois pour les atteindre! Dans cette opération, je crains autant les sentinelles françaises que les balles allemandes, car je ne retiens pas facilement le mot.

... Une de ces nuits, on fait savoir qu'en avant de la deuxième ligne de tranchées il y a des blessés.

Je n'oublierai pas de si tôt notre promenade dans la nuit. Les blessés étaient à 600 mètres ou 700 au plus, mais l'aller et le retour ont demandé presque deux heures. Il fallait marcher accroupis dans un champ de betteraves, opération pas commode du tout. Je suis tombé dans un trou... Enfin, nous arrivons à la deuxième ligne. J'entendrai toujours le chuchotement des hommes dans les tranchées, me disant: "Non pas celui-là, il est mort depuis deux jours; pas celui-là, il a été tué ce matin; c'est le milieu... abritez-vous, prenez mon sac..." Qu'elle est atroce, la vie de ces pauvres soldats à côté de camarades qu'ils ne peuvent même pas enterrer: en voilà une vie de pénitence qui doit rendre méritoire le sacrifice de leur vie!...

J'ai pu administrer deux soldats qui mouraient; c'est par hasard qu'ils ont pu ainsi recevoir les derniers sacrements. Peut-être, après tout, que le bon Dieu avait préparé pour eux ce hasard.

Avant de quitter cette tranchée, j'ai donné l'absolution générale. Tous les chuchotements se sont tus et je suis sûr que la plupart des hommes ont reçu avec foi cette absolution: on ne badine pas quand, dans une demi-heure, il faut monter à l'assaut. Les batteries françaises achevaient de démolir les maisons qu'il fallait emporter: *il n'y avait plus à parler que le canon... et moi.* Et quand j'eus prononcé dans la nuit la formule d'absolution, j'étais étranglé par l'émotion. *C'est la première fois que je prêche à plat ventre derrière un tas de terre.*

Je me suis perdu pour le retour, car il faisait noir... Mais voilà qu'à gauche, très loin heureusement, les mitrailleuses boches se mettent à faire *racaca, racaca.* J'ai vu le moment où je devrais rester couché dans les betteraves... J'ai retrouvé mon chemin. De retour au refuge, il y avait déjà une douzaine de blessés...

Comment on est installé dans les tranchées.

Je suis retourné aux tranchées depuis trois jours. Mon trou, bien bourré de paille, bien couvert de terre, bien garni avec de vieux sacs, m'y abrite parfaitement la nuit. Il a sa petite niche pour la bougie à ma droite, un clou pour pendre mon équipement, bidon et musette, à ma gauche, une étagère sur laquelle est une assiette, le quartier des provisions: le sac posé au pied sert d'oreiller! Quelles sont ses dimensions: longueur 1m.70, largeur 1m.20, hauteur 1m.15. Il est confortable, je l'aime; quand, la nuit, une ronde, un service nous a retenus en dehors quelques moments sous la pluie... c'est avec joie que je le retrouve bien chaud, bien abrité; nous avons installé des braseros pour nous chauffer. Une attaque a lieu sur notre droite depuis avant-hier, c'est vous dire que je vis en cet instant de longues heures bercé et distrait par le sifflement ininterrompu des obus allemands et français. Quelques marmites ont éclaté même à quelques mètres, mais sans nous causer de mal. Si cette attaque nous est favorable, je pense que nous allons avancer.

L.

Fort et calme.

"J'ignore ce que l'avenir me réserve, écrit un alpin de 20 ans, P. J...; je suis entièrement soumis à la Providence. Comme d'être chrétien et pratiquant on se sent, en ce moment, fort, calme et confiant! C'est une force immense, la seule. Elle permet de marcher sans peur, d'accepter tous les sacrifices et de mourir sans regrets. Je ne demande à Dieu que deux choses: que la France soit victorieuse, que je meure en état de grâce, pour que la mort en quelque temps ou lieu qu'elle me frappe, me ramène directement à Dieu."

Département des patrons



7032

Ce petit modèle de costume sacque peut être l'idéal pour les femmes et cependant les désappointer complètement. Cela dépend tout particulièrement de l'emploi qu'elles en feront. Ce modèle est surtout pour être porté puis pour servir de toilette; c'est certainement un modèle de sacque aussi joli qu'il en fut jamais dessiné. Il est toujours possible de bien paraître et d'avoir un costume permettant de travailler et nulle femme ne doit paraître mal vêtue parce qu'elle entend travailler dans sa maison.

On peut employer pour ce costume du coton crêpe avec du crêpe blanc uni pour le collet, les manchettes et la ceinture. Les coutures sur chaque côté du devant et du dos atténuant ce qu'il y aurait de trop uni et la ceinture cousue au dos maintient de jolie façon l'ampleur du vêtement. Le patron No 7,032 comprend les grandeurs de 34 à 44 pouces. Prix, 10 sous.



7020

Aujourd'hui l'enfant se vêt comme l'homme et on ne peut plus lui faire porter des vêtements quelconque. Chemises, culottes, collets, tout ne doit faire qu'un. A sa mère il appartient de choisir les modèles de manière à ne point échouer dans la confection des habits de l'enfant. Une chemisette paraît quelque chose de vieux mais est très pratique comme le prouve ce dessin de chemisette avec pantalon. La blouse doit être bien taillée, spécialement quant aux manchettes et au collet bien qu'on puisse faire porter un collet séparé.

Devant à plis, poche et empiècement à l'arrière. Employez tissus à chemise, toile, percaline, interlignez pour manchettes et collet. Pantalons peuvent être de serge. Le patron No 7,020 est pour garçons de 4 à 12 ans. Prix 10 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus ....

sous en retour desquels vous m'enverrez:

No.......... Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

La guerre de races au Canada

CAUSES ET REMEDES

(*Le Prévoyant*)

S'il y a des différences de forme entre le conflit armé européen et la lutte pacifique ontarienne, il existe quand même une incontestable parité de fond. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la force qui prime le droit, le puissant qui cherche à écraser le faible, l'esprit national égoïste, ambitieux, accapareur qui veut dominer, l'impérialisme doctrinal qui prend un essor perturbateur.

On peut différer d'opinion sur les causes immédiates de la grande tuerie de 1914-15; la cause éloignée, mais profonde et vraie, réside dans l'antipathie de races à mentalité, culture, aspirations opposées, qui veulent imposer leur civilisation aux minorités. C'est tout comme dans l'Ontario, voire même dans tout le Canada, où, sous le prétexte hypocrite d'unité, se poursuit une inlassable campagne d'anglicisation.

L'histoire est un éternel recommencement. A l'instar des Perses, des Macédoniens, des Grecs et des Romains, qui tour à tour se sont disputé l'empire du monde et ont tenté d'assurer le triomphe définitif de leur idéal particulier, Allemands, Russes et Anglais se laissent éprendre par le rêve d'agrandissement des frontières respectives de leurs domaines et par l'ambition de propager leur mentalité. C'est un besoin pour l'homme d'amener autrui à penser, à sentir et à vivre comme lui; les peuples subissent aussi cette hallucination. Pour défendre des intérêts matériels ou pour parer à un péril éventuel qui menace le développement normal de leur âme nationale, ils se déchirent entre eux. C'est triste, pénible, désastreux; mais il ne saurait en être autrement. Comme les hommes, les peuples sont humains; leurs défauts et leurs fautes engendrent des différends d'où surgissent les conflits armés.

Qu'il y ait une antipathie plus prononcée de jour en jour entre l'élément catholique français et l'élément protestant et anglais, au Canada, c'est un fait que mille incidents confirment. On parle d'union, d'harmonie, de conciliation. Mais on s'y prend de singulière manière pour arriver à cimenter une paix durable. Ce n'est pas par une persécution constante, parfois subtile, le plus souvent brutale, que l'on amènera les Canadiens français à considérer les Anglo-Saxons comme des frères. Plus on exploite les préjugés de la majorité, soit dans un but politique, soit pour servir des haines insatiables; plus on dépouille la minorité de ses droits, tantôt pour avoir un simulacre de paix, tantôt pour faire oeuvre complète d'asservissement, plus aussi on creuse l'abîme qui sépare les deux races-mères de la nation canadienne. Le sentiment de défiance va croissant parce que l'expérience journalière apprend aux Canadiens français à ne pas attendre justice de leurs concitoyens de langue anglaise; ces derniers, de leur côté, finissent par trouver importunes et tracassantes les constantes revendications françaises. Qu'il procède par volonté bien arrêtée, par acquiescement tacite ou simplement par indifférence coupable, le despotisme agressif ou passif, tapageur ou tranquille, arrogant ou moliste, vindicatif ou craintif, ouvert ou dissimulé, subit un supplice affreux lorsqu'on lui rappelle ses actes d'hostilité manifeste ou de complicité poltronne.

Distinguer entre l'opinion publique anglo-canadienne saine, logique, éclairée et l'opinion étroite, obtuse, esclave des préjugés, ce n'est pas le propre du peuple. Son esprit se plaît mieux d'une conclusion générale très simple, basée sur des faits saillants. Aussi, quand il voit les droits catholiques méconnus et les droits français traqués partout, il en infère que l'esprit de justice et la loyauté sont choses reléguées dans le passé par les Anglo-Canadiens. D'autre part, plus ignorant qu'on ne saurait le croire et plus imbus de préjugés qu'il n'est possible de l'imaginer, l'élément anglo-protestant se fait une conception erronée, fausse et malhonnête du Canadien français. Le croire sous la férule d'un clergé despotique, lui prêter un dénuement complet d'instruction, le taxer d'un idéal opposé à une dualité bien comprise au Canada, c'est affaire courante. Quiconque pénètre quelque peu au sein de la race "supérieure" canadienne est surpris de constater le grand nombre de naïfs qui croient que l'Eglise catholique est faite de superstitions baroques allant même jusqu'à des sacrifices humains, et qui reprochent sincèrement aux Canadiens français de vouloir la formation d'une république française sur les bords du Saint-Laurent.

Point ne faut oublier que la population des provinces anglaises du Canada est à la merci d'une presse vénale, au sujet de la notion des sentiments de la minorité française. De ce qui se passe dans Québec, les Anglais d'Ontario ne savent que ce que des journaux intéressés veulent bien leur faire savoir. A force de faire la conspiration du silence sur certains faits et d'en exploiter odieusement d'autres, la presse anglaise, que la loyauté ne fatigue guère, contribue largement à ancrer chez ses lecteurs des préjugés absurdes. A ce sujet, Québec jouit d'un avantage considérable sur Ontario. Ses habitants sont tous plus ou moins familiers avec la langue anglaise; ils lisent les journaux anglais et se renseignent sur ce que pensent, disent et font leurs concitoyens ontariens. Quatre-vingt-dix pour cent des hommes d'affaires et de la classe dirigeante de langue française parlent couramment l'anglais. Dans les villages les plus reculés de la province de Québec il y a une bonne moitié de la population qui comprend l'anglais parfaitement et qui le parle passablement. Peut-on en dire autant de la population de langue anglaise d'Ontario ou d'ailleurs? Elle connaît le français autant que le grec. Bien plus, elle a un sursaut d'indignation quand on ose s'adresser à elle dans cette langue "étrangère". Même dans des villes telles que Montréal et Ottawa, la majeure partie des négociants et des hommes de professions anglais ne savent pas un traître mot de français. Et ce qui plus est, ils ne veulent pas l'apprendre! Rien de surprenant, à ce que le bilinguisme trouve si peu de défenseurs dans les milieux anglais, à ce que l'accord soit difficile entre deux éléments lorsque l'un d'eux se renfrogne constamment.

Pourquoi se blaser de mots creux et mensongers? Dire que l'union, la concorde, l'harmonie existent entre les races qui habitent Canada, c'est avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Il n'y a pas d'entente cordiale possible quand l'élément qui a pour lui le nombre ne laisse échapper aucune occasion d'écraser la minorité. Au lieu de s'employer sincèrement à faciliter un rapprochement des Canadiens d'origine française ou anglaise, les hommes politiques semblent s'évertuer pour satisfaire le jeu et les intrigues des partis et des factions, à fomenter la discorde. Tous les moyens leur sont bons. Un jour viendra qui n'est pas loin, où ils seront étonnés et terrifiés à la vue du succès de leurs menées. L'incendie qu'ils auront allumé prendra des proportions telles qu'ils en seront épouvantés. En arrêter les progrès ne sera peut-être pas chose facile. Il est du pouvoir d'un enfant de causer une conflagration, mais les efforts combinés des hommes et de la science restent impuissants parfois à la circonvenir.

Pour leur part, les Canadiens français ont maintes et maintes fois prouvé qu'ils n'étaient pas gens à s'emballer pour un rien. S'ils savent lutter, ils savent aussi souffrir. Mais à force d'être traqués comme des bêtes fauves à tel point que la province de Québec est la seule de tout le Canada où, jouissant de leurs droits et ayant une force écrasante, ils se font un honneur de traiter tous leurs concitoyens avec générosité, ne finiront-ils pas par croire que la Confédération, comme l'Union, a été une combinaison hypocrite, mensongère et inique pour leur ravir l'existence nationale, pour les noyer dans une vaste agglomération saxonne, pour les dépouiller peu à peu de tous les droits les plus sacrés? Il est temps de savoir à quoi nous en tenir sur le sentiment véritable de la majorité anglaise et protestante à l'endroit de la minorité catholique et française. Depuis quarante ans, d'une manière tantôt détournée et modérée, et tantôt directe et violente, on nous combat, on nous persécute, on nous écrase. Notre religion, notre langue, attaquées, malmenées, tourmentées, mutilées. Plus de liberté religieuse: les parents sont obligés, après avoir payé leurs taxes aux écoles publiques, d'établir et de soutenir à leurs frais et dépens, des écoles privées où leurs enfants puissent recevoir une éducation imprégnée de l'esprit catholique. Plus d'égalité des deux langues officielles du pays: il est défendu d'enseigner le français dans les écoles, et on élimine systématiquement cette langue inutile du domaine commercial, administratif, législatif.

Vu à des faits. Tous les plaidoyers plus onctueux en faveur de la paix et de l'harmonie n'y changeront rien. Que quelques uns des nôtres, avec de louables intentions ou dans un but de lucre, aient jugé, à diverses reprises, devoir sacrifier les droits de leurs compatriotes, cela n'atténue guère la lourde responsabilité qui repose sur la majorité anglophobe d'avoir laissé se perpétrer au mépris du droit naturel, des traités librement consentis et des lois constitutionnelles, des dénis de justice, des actes de brigandage politique, des manquements infâmes à la parole donnée.

Une réaction s'impose. Le plus vite elle viendra, le mieux ce sera. Elle est nécessaire à un rapprochement sincère et durable entre Canadiens de langue anglaise et Canadiens de langue française. Le Canada sera un pays bilingue ou ne sera rien du tout. Il n'y a pas à sortir de là. Autant pour nos francophobes en prendre leur parti tout de suite. A prolonger le duel, ils risquent un enjeu considérable: c'est la patrie canadienne qui souffre violence et qui rencontre obstacle à son développement. Depuis quand a-t-on recours aux outrages, aux provocations et aux froissements pour établir une communauté d'idées, une parenté de sentiments, une réciprocité d'estime et d'affection? Qui sème la discorde, récolte la tempête.

Que les hommes politiques impriment à l'opinion anglaise le coup de gouvernail qui la fera tourner du bon bord. Autrement, la distance énorme qui sépare la population anglaise de la population française, deviendra une mer infranchissable. La cause de la justice et l'intérêt du pays demandent et commandent une politique, non pas de conciliation mais de réconciliation, politique basée sur le respect mutuel des droits de chacun, politique réparatrice des accrocs faits au pacte solennel de 1867, politique cicatrisatrice de plaies encore béantes et toujours douloureuses.

Charles Leclerc.

TRIBUNE LIBRE

Winipeg, 28 janvier 1915.

M. le directeur de la *Liberté*,

Je n'ai pas l'honneur de connaître le correspondant de Saint-Pierre, plutôt ironique que véridique, qui, dans votre édition du 26 janvier, donne le rapport de la partie de hockey jouée entre le club Saint-Pierre et les banquiers de la Banque d'Hochelaga, de Winnipeg et Saint-Boniface. La signature est *Pierrot* et je la trouve très convenable, car je crois cette personne plus habile à jouer avec une marotte qu'à manier la rondelle (ou d'autre instrument.)

D'abord citons les faits: Nous sommes allés à Saint-Pierre à nos dépens, par plaisir, en bons camarades, et à la pressante invitation du club de Saint-Pierre, avec l'entente cordiale que si nous ne trouvions pas sept joueurs parmi les banquiers, nous étions libres de combler la lacune par un ami. Nous avons choisi M. Corbeil. Heureux mortel, d'exciter ainsi l'envie de toute une paroisse. Ces gens forts, sur les jeux de mots, et la tête montée par deux faciles victoires précédentes, ragent du panier (non pas une corbeille) dans lequel nous les avons roulés.

Rectifions maintenant: A mi-temps, non pas Saint-Pierre, mais les alliés (comme vous voulez bien nous appeler) l'emportaient de 3 à 1.

En terminant, permettez-moi un conseil au club de Saint-Pierre: Vous êtes tous de rudes patineurs, apprenez à jouer au hockey, à gagner sans fanfaronnerie et à perdre en *sports*.

Sans rancune.

En cente partout.—Il peut se trouver des marchands de la campagne qui ne vendent pas l'Huile Electrique du docteur Thomas bien qu'ils soient très peu nombreux et ils peuvent vous dire qu'une autre huile est aussi bonne. Dans certains cas rien ne vaut cela comme un liniment interne ou une médecine interne. N'en prenez aucune autre. La vogue de cette huile prouve que c'est un remède populaire.

VISION DE COMBAT

En corvée d'eau.

Dans un point du front où les tranchées boches et les nôtres sont depuis longtemps à une certaine de mètres, on peut aller quérir de part et d'autre de l'eau à la même fontaine sans s'attirer de coups de feu, à condition de ne pas porter d'armes. Oh! certes on ne fraternise pas, mais, à la longue, on a fini par établir une sorte de *modus vivendi*, un petit code diplomatique respecté par les deux partis. C'est qu'ici les mitrailleuses veillent et qu'on n'est pas aussi bien installé que dans un cabinet de chancellerie pour déchirer des "chiffons de papier."

Un soir, raconte M. Edouard Helsey, les Allemands n'en finissant plus de remplir leurs bidons nos soldats s'impatientent et accourent eux aussi avec leurs seaux. On se toise du regard. Un Parisien crie:

—Dites donc, les Boches, vous "cherrez" un petit peu... Il faudrait voir à vous grouiller..

—Pourquoi nous appelez-fous les "Poches"? fait un des Allemands, qui entend le français. Nous sommes tés chens cifilicés..

—Elle est propre, oui, votre civilisation et je vous conseille d'en parler.. Déchaîner la guerre sur le pauvre monde!..

—C'est vous qui nous afez déclaré cette guerre, parce que fous êtez chaloux de nous...

...Une discussion s'institue. On tâche à se convaincre, à peu près courtoisement d'abord. Mais le ton s'anime. A des reproches sur Reims et Louvain, un Allemand répond par cette injure:

—Fous ne poufez pas komprendre. Fous n'êtes pas un peuple assez intellichent. Fous êtes tés chens arriérés. Heureusement pour fous, nous prentrons fotre pays.

—Ah! vous prendrez notre pays! Prends toujours ça, en attendant!

C'est le premier coup de poing suivi d'une bagarre générale. De chacune des deux tranchées, on regarde, sans oser tirer, de peur de toucher les siens, et les horions cognent dur.

Un des nôtres est rentré avec une grosse bosse au front, mais les six hommes partis pour chercher de l'eau sont revenus, ce soir-là avec cinq prisonniers.

Et, depuis, les relations diplomatiques sont rompues entre la tranchée française et la tranchée allemande...

L'héroïsme d'un domestique.

M. Maurice Barrès raconte, dans l'*Echo de Paris*:

Ces jours-ci, dans une salle d'ambulance, à Paris, un domestique avait disparu depuis quarante-huit heures. Il revient et trouve l'infirmière-major plutôt mécontente:

—Voilà deux jours qu'on ne vous a pas vu. Pourquoi vous êtes-vous absenté sans permission?

—C'est que je vais vous dire madame; je suis veuf et j'habitais avec mon garçon qui est parti pour la guerre. On m'a télégraphié qu'il voulait me voir à l'hôpital de V..., où il était grièvement blessé. Je suis parti tout de suite, mais, à mon arrivée, il était déjà mort. J'ai pris ça comme un vieux soldat du Tonkin. Tout de même, c'est dur. Alors je me suis dit: "Puisque je suis maintenant tout à fait seul et que je me sens encore bon à quelque chose, il faut que j'aille remplacer mon pauvre garçon à son régiment." J'ai été contracter mon engagement; je vais partir et je viens, mesdames, pour vous faire mes adieux.

Les dames en demeurèrent interloquées d'admiration. Et moi, comme elles, aujourd'hui encore. Qu'a pu être, dans son ensemble, la vie de ce domestique, de cet homme de peine? Sans doute, elle ressemble aux jours de cette fin de novembre, où nous ne voyons le soleil qu'un bref instant, vers midi, entre deux longs crépuscules.

Mais quelle beauté morale dans ce rayon de sa vie intérieure, que, à son insu, ce pauvre père laisse percer jusqu'à nous! On croit voir un grand trait de la religion primitive et l'effet d'une rêverie pure qui n'a jamais été corrompue par de froids calculs. Quelle magnifique manière de résoudre le problème de sa douleur! Il pense: A quoi me servira désormais ma vie et ce qui me reste de force? J'avais un fils pour me continuer. Je l'ai perdu. Eh bien! je ferai son oeuvre et, me remettant à sa tâche, au régiment, je serai son successeur, sa servie et la mienne. Notre sang pourra encore couler pour la patrie.

Lettre d'un soldat.

3 novembre.—...Je vous disais que lorsque les Boches eurent repris le village, ils continuèrent leur marche en avant. Arrivés à 150 mètres des tranchées, les mitrailleuses, fusils des fantassins et nos "porte-cigarettes" de 75, comme ils disaient avant de connaître leur efficacité, se mirent à cracher. Dans l'espace de dix secondes la plaine était en feu. L'on ne voyait que de la fumée et l'on entendait les Boches qui essayaient d'avancer quand même. Mais ils ne purent pas. Nous les fauchions à l'allure de douze coups à la minute. Nous ne nous arrêtâmes que sur l'ordre du commandant de l'infanterie, car nos pioupious, baïonnette au canon, s'élançaient vers le village. On nous dit, et nous le croyons tous, qu'on laissera reprendre le village, si on l'attaque à nouveau pour recommencer l'opération. Rien que dans cette action-là on évalue à 7 ou 8,000 les Boches tués ou prisonniers. Et dire que le kaiser est là! Si la présence du fameux détraqué stimule l'ardeur allemande, il faut croire qu'il n'aura pas raison de notre ténacité. S'il croit passer par ici, il se trompe.

Nous croyons ici que c'est le dernier effort allemand avant la débâcle, car pour nous le succès ne fait plus de doute. Comme probablement vous vous demandez ce que signifie *faucher* à l'allure de douze coups à la minute, voici une explication:

Le tir progressif fauché consiste à tirer douze cartouches sur quatre hausses successives, échelonnées de 100 en 100 mètres, et après chaque coup, à faire trois tours de volant. Au commandement, on tire trois coups sur un même point: après chaque coup on donne trois tours de volant, ce qui fait tomber le coup à 25 mètres à droite ou à gauche du précédent; après les trois coups, on augmente la hausse de 100 mètres et on retire comme avant. Cela continue sur quatre hausses. Cela fait que douze obus distribués à douze coups la minute crachent dans un espace de 400 mètres sur 75, environ 3,120 cartouches, sans compter les éclats d'obus. Bien entendu, je ne parle que pour un canon. Avec les 12 canons de notre groupe, cela fait un front de 900 mètres sur 400, dans lequel on crache 37,440 balles sans compter les éclats encore plus terribles.

Le feu, commencé par nous à 9 heures du matin, ne s'arrêta qu'à 6 heures du soir. Vous ne pouvez pas vous figurer ce qu'est cette bataille! La nuit, pas besoin de lanterne. Les lueurs des éclatements sont si nombreuses qu'on y voit comme en plein jour...

De notre côté, l'on est très content, car, étant sur la défensive, nous n'avons que des pertes insignifiantes, alors que les Boches se font écrabouiller.

Comme artillerie, figure-toi qu'il y a sur une même ligne le ...e, le ...e, le ...e, le ...e, le ...e, comme artillerie de 75; plus le ...e lourd de 90; plus des 120, des 200, des mortiers de 220; plus 120 pièces de 77 anglais et leur artillerie lourde qui compte des pièces de 365 de marine.

Et Guillaume qui avait dit qu'il fallait qu'Ypres soit pris! Tu vois que c'est dur à passer. Ils ont bien essayé, mais comme notre poste téléphonique est relié aux avant-postes de l'infanterie chaque fois que les Boches sortent de leurs tranchées pour nous attaquer, nous les arrosons.

"Un de réserve ne sera pas de trop."

D'un maréchal des logis d'artillerie à son oncle, prêtre du diocèse de Coutances:

Nous combattons toujours aux environs d'Arras. Nos excellents 75 ne cessent de faire de la bonne besogne. Tous nous avons l'intime conviction qu'ils nous vaudront la victoire finale... Les prières qui sont faites partout en France pour l'armée seront encore plus efficaces, je le crois, pour le triomphe de nos armes... A ce propos, il m'est arrivé un petit malheur que tu voudras bien m'aider à réparer, je te prie. Voici: hier soir, selon mon habitude depuis le début de la guerre, *avant de m'étendre sur la paille pour y dormir un peu, j'avais pris mon chapelet à mon bras; j'ai récité pas mal d' "Ave Maria"*, en me recommandant, avec mes camarades, à ma puissante protectrice, Notre-Dame du Sacré-Coeur. Puis voilà que mes paupières se ferment... Au réveil, dans la tranchée, mon chapelet n'était plus à mon poignet. J'ai remué et remué encore la paille, mais sans pouvoir retrouver mon *cher* chapelet. J'en suis désolé, autant qu'un chevalier du temps passé pouvait l'être de la perte de son bouclier. Je compte sur toi pour me faire parvenir bientôt un autre chapelet. Tu feras bien, pendant que tu y seras, de m'en envoyer deux: on ne peut pas savoir ce qui arrivera: *un de réserve ne sera pas de trop.* A l'avance, merci! Vive la France!

P.-S.—Pour réveil-matin, voici une grosse marmite allemande qui éclate à... pas loin de nous. *Sub tuum praesidium!*

Foi de la jeunesse française

D'un curé du diocèse d'Aire, qui lui est dans la ligne:

J'ai déjà rencontré un grand nombre de prêtres landais tous en bonne santé, supportant gaiement et sans faiblesse les rigueurs de la guerre. Après avoir rudement travaillé, nous sommes au repos depuis quelques jours et nous avons le bonheur d'offrir chaque matin le Saint Sacrifice de la messe. *Les soldats sont très heureux d'avoir des prêtres dans leurs rangs. Nous sommes témoins actuellement de sublimes spectacles. La jeunesse française met au grand jour ses trésors de foi et de piété.* Tous les dimanches, nous avons messe militaire au camp, tandis qu'au loin gronde le canon. Les troupes sont groupées en masses compactes autour de l'autel de campagne et content avec vigueur le *Credo* et les cantiques...

La Barbarie Allemande

Résumé du Rapport Officiel

(La *Croix*, Paris)

Voici un résumé du rapport présenté à M. le président du Conseil par la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (décret du 23 septembre 1914), MM. Georges Payelle, premier président de la Cour des comptes; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire; Georges Maringer, conseiller d'Etat, et Edmond Paillot, conseiller à la Cour de cassation,

... Nous apportons déjà une ample moisson de renseignements. Elle ne comprend, cependant, qu'une part assez restreinte des constatations que nous aurions pu faire, si nous n'avions soumis à une critique sévère et à un contrôle rigoureux chacun des éléments d'information qui se sont présentés à notre examen. Nous n'avons cru devoir en effet retenir que les faits qui, irréfragablement établis, constituaient d'une façon certaine des abus criminels nettement caractérisés, négligeant ceux dont les preuves étaient insuffisantes à nos yeux, ou qui, si dommageables ou si cruels qu'ils fussent, pouvaient avoir été la conséquence d'actes de guerres proprement dits, plutôt que d'excès volontaires, imputables à l'ennemi.

Dans ces conditions, nous avons la ferme assurance qu'aucun des incidents dont nous avons fait état ne saurait être discuté de bonne foi. La preuve de chacun d'eux, d'ailleurs, ne résulte pas seulement de nos observations personnelles; elle se fonde principalement sur des documents photographiques et sur de nombreux témoignages reçus en la forme judiciaire, avec la garantie du serment...

On peut dire que jamais une guerre entre nations civilisées n'a eu le caractère sauvage et féroce de celle qui est en ce moment portée sur notre sol par un adversaire implacable. Le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre sont de pratique courante chez nos ennemis; et les faits qui nous ont été journellement révélés, en même temps qu'ils constituent de véritables crimes de droit commun, punis par les Codes de tous les pays des peines les plus sévères et les plus infamantes, accusent dans la mentalité allemande, depuis 1870, une étonnante régression.

Les attentats contre les femmes et les jeunes filles ont été d'une fréquence inouïe. Nous en avons établi un grand nombre, qui ne représente qu'une quantité infime auprès de ceux que nous aurions pu relever; mais, par un sentiment très respectacle, les victimes de ces actes odieux se refusent généralement à les révéler. Il en aurait été moins commis sans doute, si les chefs d'une armée dont la discipline est des plus rigoureuses s'étaient inquiétés de le prévenir; on peut toutefois, à la rigueur ne les considérer que comme des actes individuels et spontanés de brutes déchaînées;; mais il n'en est pas de même de l'incendie, du vol et de l'assassinat; le commandement, jusque dans ses personnifications les plus hautes, en portera, devant l'humanité, la responsabilité écrasante.

Dans la plupart des endroits où nous avons fait notre enquête, nous avons pu nous rendre compte que l'armée allemande professe d'une façon constante le mépris le plus complet de la vie humaine, que ses soldats, et même ses chefs, ne se font pas faute d'achever les blessés, qu'ils tuent sans pitié les habitants inoffensifs des territoires qu'ils envahissent et qu'ils n'épargnent, dans leur rage homicide, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Les fusillades de Lunéville, de Gerbéviller, de Nomény et de Senlis en sont des exemples terrifiants; et vous lirez, au cours de ce rapport, le récit de scènes de carnage auxquelles des officiers eux-mêmes n'ont pas eu honte de prendre part.

L'esprit se refuse à croire que toutes ces tueries aient eu lieu sans raisons. Il en est pourtant ainsi. Les Allemands, il est vrai, en ont toujours donné le même prétexte, en prétendant que des civils avaient commencé par tirer sur eux. Cette allégation est mensongère, et ceux qui l'ont produite ont été impuissants à la rendre vraisemblable, même en tirant des coups de fusil dans le voisinage des habitations, comme ils ont l'habitude de le faire pour pouvoir affirmer qu'ils ont été attaqués par les populations innocentes dont ils ont résolu la ruine ou le massacre. Nous en avons maintes fois recueilli les preuves; en voici une, entre bien d'autres: un soir, une détonation ayant retenti pendant que M. l'abbé Colin, curé de Croismare, se trouvait auprès d'un officier, celui-ci s'écria: "Monsieur le Curé, en voilà assez pour vous faire fusiller ainsi que le bourgmestre, et pour faire brûler une ferme. Tenez, en voici une qui brûle.— Monsieur l'officier, répondit le prêtre, vous êtes trop intelligent pour ne pas reconnaître le bruit sec de votre fusil. Pour moi, je le reconnais." L'Allemand n'insista pas.

De même que la vie humaine, la liberté des gens est, de la part de l'autorité allemande, l'objet d'un absolu dédain. Presque partout, des citoyens de tout âge ont été arrachés à leurs foyers et emmenés en captivité. Beaucoup sont morts ou ont été tués en route.

Plus encore que le meurtre, l'incendie est un des procédés usuels de nos adversaires. Il est couramment employé par eux, soit comme élément de dévastation systématique, soit comme moyen d'intimidation. L'armée allemande, pour y pourvoir, possède un véritable matériel, qui comprend des torches, des grenades, des fusées, des pompes à pétrole, des baguettes de matière fusante, enfin des sachets contenant des pastilles composées d'une poudre comprimé très inflammable. Sa fureur incendiaire s'affirme principalement contre les églises et contre les monuments qui présentent un intérêt d'art ou de souvenir.

Dans les départements que nous avons parcourus, des milliers de maisons ont été brûlées; mais nous n'avons constaté par nos procès-verbaux d'enquête que les incendies allumés dans une intention exclusivement criminelle, et nous n'avons pas cru devoir mentionner ceux qui, comme à Villotte-devant-Louppy, à Rembercourt, à Mognéville, à Amblaincourt, à Pretz, à Louppy-le-Château, etc., ont été possible de déterminer d'une façon tout à fait certaine. Les quelques habitants qui sont restés au milieu des ruines nous ont fait d'ailleurs, à cet égard, des déclarations pleines de loyauté.

En ce qui concerne le vol, nos constatations ont été incessantes, et nous n'hésitons pas à dire que partout où une troupe ennemie a passé, elle s'est livrée, en présence de ses chefs, et souvent même avec leur participation, à un pillage méthodiquement organisé. Les caves ont été vidées jusqu'à la dernière bouteille, des coffres-forts ont été éventrés, des sommes considérables ont été dérobées ou extorquées; une grande quantité d'argenterie et de bijoux, ainsi que des tableaux, des meubles, des objets d'art, du linge, des bicyclettes, des robes de femme, des machines à coudre, et jusqu'à des jouets d'enfants, après avoir été enlevés ont été placés sur des voitures, pour être dirigés vers la frontière.

Contre toutes les exactions, de même que contre tous les crimes, il n'y avait aucun recours; et si quelque malheureux habitant osait supplier un officier de vouloir bien intervenir pour épargner une vie, ou pour protéger des biens, il ne recevait d'autre réponse, quand il n'était pas accueilli par des menaces, qu'une invariable formule accompagnée d'un sourire et mettant sur le compte des fatalités inévitables de la guerre les abominations les plus cruelles.

Le rapport énumère ensuite les exactions et les crimes dont ont été victimes les populations des départements de Seine-et-Marne, Marne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Oise, Aisne.

Voici un extrait du rapport sur les faits qui se sont passés à Lunéville qui jettent un jour particulier sur la mentalité de l'envahisseur: "Le 25 août, le sieur Lenoir, âgé de 67 ans, fut, ainsi que sa femme, emmené dans les champs, les mains liées derrière le dos. Après que tous deux eussent été cruellement maltraités, un sous-officier s'empara d'une somme de 1,800 francs en or que Lenoir portait sur lui. Le vol le plus impudent semble bien, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, être entré dans les moeurs de l'armée allemande, qui le pratique publiquement. En voici un exemple intéressant:

"Pendant l'incendie d'une maison appartenant à la dame Leclerc, les coffres-forts de deux locataires avaient résisté aux flammes. L'un, appartenant à M. George, sous-inspecteur des eaux et forêts, était tombé dans les décombres; l'autre, dont M. Goudchau, marchand de biens était propriétaire, était resté scellé à un mur à la hauteur du second étage. Le sous-officier Weiss, qui connaissait admirablement la ville où il avait été maintes fois bien accueilli, quand il y venait avant la guerre pour son commerce de marchand de houblon, se rendit avec des soldats sur les lieux, ordonna qu'on fit sauter à la dynamite le pan de muraille resté debout et assura le transport des deux coffres à la gare, où on les plaça sur un wagon à destination de l'Allemagne. Ce Weiss jouissait auprès du commandement d'une confiance et d'une considération particulières. C'est lui qui, installé à la Kommandatur, était chargé d'administrer en quelque sorte la commune et de pourvoir aux réquisitions.

"Après avoir commis de nombreux actes de pillage à Lunéville, y avoir fait brûler environ 70 maisons avec des torches, du pétrole et divers engins incendiaires, après y avoir enfin massacré de paisibles habitants, l'autorité militaire allemande a jugé à propos d'y faire afficher une proclamation dans laquelle elle a formulé des accusations ridicules pour justifier l'extorsion, sous forme d'indemnité, d'une contribution énorme."

Le rapport se termine par un relevé de faits d'ordre militaire commis en violation des droits de la guerre à l'égard des combattants: meurtre des blessés ou des prisonniers, ruses interdites par les conventions internationales, attaques contre les médecins et les brancardiers, ont été innombrables, dans tous les endroits où des combats ont été engagés. Il nous est impossible, disent les rapporteurs, de constater la plupart d'entre eux, parce que les témoins en sont surtout des militaires, obligés à se déplacer continuellement. Ces actes ont été, du reste, relatés dans des rapports adressés par les chefs de corps à l'autorité militaire, qui pourra les joindre aux documents de notre enquête, si elle le juge à propos. Beaucoup sont aussi attestés par des témoignages que des magistrats ont recueillis dans les hôpitaux, et dont nous opérons en ce moment le dépouillement, en vue de l'établissement d'un rapport complémentaire. Il nous en a été néanmoins révélé à nous-mêmes un certain nombre, au cours de notre information.

A Bar-le-Duc, M. le médecin principal Ferry nous a, à cet égard, rapporté des dépositions recueillies par lui, dans son service. Le sergent Lemerre, du ...e régiment d'infanterie, lui a déclaré que, blessé le 6 septembre à Rembercourt, d'un éclat d'obus à la jambe, il avait été laissé sur le terrain, pendant huit jours, par les ambulanciers allemands qui le voyaient parfaitement. Le quatrième jour, sur l'ordre d'un officier qui parcourait le champ de bataille, son revolver à la main, ce sous-officier a été blessé de nouveau d'un coup de fusil par un soldat. Il a d'ailleurs vu, à plusieurs reprises, autour de lui, des brancardiers allemands tirer sur nos blessés.

Le soldat Dreyfus, du ...e régiment d'infanterie, a également raconté au docteur Ferry le fait suivant: atteint d'une blessure à Somaine, le 10 septembre, il se retirait du champ de bataille quand il rencontra trois Allemands. Il leur dit, dans leur langue, qu'il venait d'être blessé, mais ces hommes lui répondirent que ce n'était pas une raison pour ne pas recevoir une nouvelle balle, et il en reçut une en effet, à bout portant, dans l'orbite.

A Vaubecourt, un sergent d'infanterie et deux soldats ont été fusillés par l'ennemi, pour le motif qu'un de ces derniers avait été capturé dans le clocher du village, d'où il aurait pu échanger des signaux avec nos troupes.

Le 22 août, un détachement allemand se présente sur le territoire de Bonvillers (Meurthe-et-Moselle), à la ferme de la Petite Rochelle, où le propriétaire, M. Houillon, avait donné asile à des blessés français. L'officier qui le commandait ordonna à quatre de ses hommes d'aller achever neuf blessés qui étaient étendus dans la grange. Chacun de ceux-ci reçut une balle dans l'oreille. Comme la dame Houillon demandait grâce pour eux, l'officier lui enjoignit de se taire, en lui mettant le canon de son revolver sur la poitrine.

Le 25 août, M. l'abé Denis, curé de Réméréville, a soigné, dans la soirée, le lieutenant Toussaint, sorti le premier de l'école forestière au mois de juillet dernier. Tombé blessé sur le champ de bataille, ce jeune officier avait été frappé à coups de baïonnette par tous les Allemands qui étaient passés auprès de lui. Son corps était criblé de plaies, des pieds à la tête.

A l'hôpital de Nancy, nous avons vu le soldat Voyer, du ...e régiment d'infanterie, qui portait encore des traces de la barbarie allemande. Grièvement atteint à la colonne vertébrale, en avant de la forêt de Champenoux, le 24 août, et paralysé des deux jambes par suite de sa blessure, il était resté étendu sur le ventre, quand un soldat allemand l'avait brutalement retourné avec son fusil et lui avait porté trois coups de fusil sur la tête. D'autres, en passant auprès de lui, l'avaient également frappé à coups de crosse et à coups de pied. Enfin, l'un d'eux lui avait, d'un seul coup, fait une plaie au-dessous et à trois ou quatre centimètres de chaque oeil, à l'aide d'un instrument que la victime n'a pas pu distinguer, mais qui, d'après l'opinion de M. le docteur Weiss, médecin principal et professeur à la Faculté de Nancy, devait être une paire de ciseaux.

Un hussard, qui a été soigné par ce même docteur, a raconté que, s'étant fracturé la jambe en tombant de cheval, et s'étant trouvé engagé sous sa monture, il avait été assailli par des uhlans, qui lui avaient volé sa montre et sa chaîne, et dont l'un, lui ayant pris sa carabine, lui en avait déchargé un coup dans l'oeil.

Sept soldats français auxquels M. Weiss a aussi donné ses soins lui ont affirmé avoir vu les ennemis achever des blessés sur le champ de bataille. Comme ils avaient feint d'être morts pour échapper au massacre, des Allemands leur avaient porté des coups de crosse, afin de reconnaître s'ils étaient encore vivants.

Au même hôpital, un soldat allemand, atteint d'une blessure au ventre, a confié à M. le docteur Rohner qu'elle lui avait été faite d'un coup de revolver par son officier, parce qu'il avait refusé d'achever un blessé français. Enfin, un autre Allemand, porteur d'une plaie au dos, produite par un coup de feu tiré à bout portant, a déclaré au docteur Weiss que, pour obéir à l'ordre d'un officier, un soldat avait tiré sur lui afin de le punir d'avoir transporté dans un village situé à proximité du champ de bataille plusieurs blessés de notre armée.

Le 25 août, à Einvaux, des Allemands ont ouvert le feu à 300 mètres, sur le docteur Millet, médecin-major au ...e régiment colonial, au moment où, aidé de deux brancardiers, il faisait un pansement à un homme couché sur une civière. Comme il leur présentait le côté gauche, ils voyaient parfaitement son brassard. Ils ne pouvaient, d'ailleurs, se méprendre sur la nature de la besogne à laquelle les trois hommes étaient occupés.

Le même jour, le capitaine Perraud, du même régiment, ayant remarqué que les soldats d'une section prise pour objectif par ses mitrailleuses portaient des pantalons rouges, a donné l'ordre de cesser le feu. Immédiatement, cette section a tiré sur lui et sur ses hommes. Elle était composée d'Allemands déguisés.

HEROS OBSCURS

Le soleil disparaissait à l'horizon, éclairant de ses derniers rayons un champ de bataille tout ensanglanté. Le bruit des armes s'affaiblissant se perdit peu à peu dans le lointain, du côté de l'ouest.

Dans une vaste plaine, entre des rangées de cadavres, gisait un jeune officier, lieutenant au 14e régiment des hussards. Sa tête appuyée contre un arbre, les yeux fermés, il était épuisé par le sang qui s'échappait d'une large blessure reçue à la poitrine. A côté de lui, son cheval, baissant tristement la tête vers son maître mourant, semblait vouloir appeler du secours par ses hennissements réitérés au milieu de ce lugubre silence.

Une patrouille allemande, venant à passer, aperçut le moribond; s'approchant, elle vit entre les mains de l'officier le portrait d'une petite fille dont les traits avaient une ressemblance frappante avec sa belle et noble figure; il était facile d'y reconnaître sa soeur. Dans la poche de son vêtement, on trouva une lettre adressée à la fillette et que les Allemands firent parvenir à destination.

Un officier de la patrouille eut la pensée de photographier le jeune Français et de joindre ce petit portrait à la lettre qui était ainsi conçue:

Chère petite soeur,

Je ne te reverrai plus, ni toi, ni notre chère Bretagne; mais il ne faut pas que tu sois triste. Un pressentiment, qui ne saurait me tromper, me dit que la mort m'attend aujourd'hui ou demain. Si je n'étais pas obligé de te quitter, ma chère Marguerite, je mourrais volontiers. Combien de fois la seule pensée de cette séparation ne m'a-t-elle pas profondément attristé depuis le commencement de cette terrible guerre!

Si tu étais plus grande, plus âgée, si tu avais d'autres frères ou soeurs ou quelques proches parents! Mais te laisser seule, toute seule sur cette pauvre terre, comme une petite fleur perdue et isolée sur la tombe de nos bien-aimés parents; non, je ne puis me faire à cette pensée qui me déchire le coeur.

Et pourtant, ma petite chérie, ne perds pas courage, Dieu prendra soin de toi. Monsieur le curé, à qui je t'ai déjà recommandée et te recommande aujourd'hui, une dernière fois encore, sera pour toi un père, un protecteur.

Reste sage et bonne, chère Marguerite, ne vas pas dans les grandes villes; demeure fidèle à notre cher village; évite soigneusement tout ce qui pourrait être ou devenir un danger pour la foi et ton inonence. Et, quand tu seras grande, et qu'il te faudra choisir un état de vie, oh! alors prie et réfléchis. Si tu veux te marier, examine si celui à qui tu désires confier ton sort, ta vie, est bon chrétien et honnête homme; n'accepte pas le premier venu, fixe ton choix sur le meilleur parmi les bons.

Ne m'oublie pas, chère petite soeur, je ne sais pas où sera ma tombe, près d'ici, peut-être, au milieu des collines de l'Argonne; comme tu ne pourras pas l'orner, tu orneras la tombe de nos parents au cimetière de notre village; chaque rose qui y fleurira fleurira aussi pour moi. Prie pour ma pauvre âme. Quand je serai avec papa et maman, je leur dirai toutes les tendresses de leur petite fille et combien elle est sage et bonne. Prends courage! Ton ange gardien sera ton guide, parle-lui souvent; il nous transmettra tes messages. La vie est si courte, le jour viendra où tu nous rejoindras là-haut pour rester avec nous toujours. Aime et honore le bon Dieu; aime la France. Je dépose en esprit sur ton front si pur le baiser le plus tendre.

Adieu, chère Marguerite, salue pour moi la Bretagne et la belle mer d'émeraude.

Ton frère, qui meurt pour la France:

Henry.

JOFFRE

"Selon le Times"

Le Times publie une remarquable étude de la personnalité du général Joffre, due à la plume de son correspondant:

"On voit rarement, dit ce correspondant, le général Joffre à cheval. Il passe une partie de ses journées à visiter les lignes dans une automobile rapide.

"Il est impossible d'inspecter tous les points. Il est donc laissé beaucoup à l'initiative des commandants de corps après que le plan général est arrêté, et cela prive le généralissime du contact personnel avec ses troupes. Il leur est plus ou moins inconnu et il est probable que le généralissime doit montrer ses papiers à ses sentinelles.

"Mais, en dehors de cela, le général Joffre doit tenir en main tous les fils de cet effrayant système de guerre.

"Imaginez-vous le général passant de longues heures dans une pièce très simple avec un récepteur de téléphone à l'oreille. Les généraux qui l'assistent sont penchés sur les cartes et examinent attentivement la nature du pays. Mais Joffre n'a pas besoin de cela: fleuves, rivières, montagnes et vallées sont profondément gravés dans son cerveau. Sa caractéristique dominante est le calme. Il est aussi calme en temps de guerre qu'en temps de paix.

"Et cette qualité a fait naitre la confiance. Il a confiance en lui et il a donné confiance aux autres.

"Son état-major n'a jamais eu un moment de doute sur son pouvoir de vaincre, et cette conviction s'est propagée dans la masse des troupes. Il s'est rendu populaire, bien qu'il n'ait rien fait pour cela; au contraire, il évite la popularité.

"Il n'en est pas moins très ouvert aux idées d'autrui et, quand on lui présente un plan possible, il écoute attentivement. Il sait comment combiner ce qu'il y a de meilleur dans ses propres projets et dans ceux des autres. Il est aussi modeste que simple.

"Sa disposition à accueillir les propositions a nourri cette opinion qu'il est un adaptateur et un organisateur plutôt qu'un stratège. Il est tout cela. Ses campagnes dénotent le soldat aussi bien que l'ingénieur et l'organisateur.

"Mais sa grande maxime est que, dans la guerre, rien ne peut être improvisé. Chaque détail doit être pesé. Cela marque sa supériorité sur d'autres commandants modérés.

"Une longue préparation a précédé chacun de ses succès. Il réussit parce qu'il prend la peine infinie qu'il est nécessaire de prendre pour réussir.

"Son oeuvre maîtresse est la formation de l'état-major général."

Plus d'esprits forts.

Mon cher Maurice,

C'est aujourd'hui dimanche. Pauvres dimanches! nous ne les remarquons guère. Celui-ci est le premier que nous passons tranquillement dans ce miniscule village de Guiry-les-Caudardès (une centaine d'habitants). Je suis allé ce matin entendre la messe. Ah! quel spectacle que cette toute petite église offrait, privée de tout ornement! Mais combien sa pauvreté était en harmonie avec cette foule de soldats de tous grades qui s'écrasaient silencieusement entre ses murs blanchis à la chaux, et qui s'étendaient loin dehors. La messe était dite par l'aumônier de la division, assisté d'un moine.

Peut-être imagineras-tu l'immense émotion qui m'a étreint devant ces hommes qui tous avaient le visage marqué du sceau de la souffrance, les uniformes plus ou moins souillés de boue, de poussière, quelques-uns de sang. Quelle piété! Quel recueillement sincère et profond! Que de larmes dans les yeux quand le prêtre, la voix brisée par les sanglots, tourné vers le tabernacle, supplie Dieu de nous aider et de nous protéger! Parmi tous ces hommes en proie à une immense espérance, la foi est revenue profonde, entière. Il n'existe plus un seul de ces esprits forts pour railler ses camarades, et il faut voir les inquiétudes des pauvres soldats que leur service empêche d'assister à un de ces offices, ou de ceux qui, n'ayant pu y entrer, se tiennent prêts longtemps à l'avance pour avoir de la place! Mon cher Maurice, tu l'as bien dit, il y a quelque chose de divin dans cette guerre qui frappe tout le monde. C'est un vaste retour à la foi. Dès la première heure, chacun s'est tourné vers Dieu, et c'est pour cela que pas un soldat ne porte au moins une médaille.

Je te quitte, et à bientôt j'espère.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

TOUTES AIDES

A l'été nous aurons notre école bilingue. Le site de l'école a été choisi à une certaine distance de l'église; mais maintenant qu'il y a un prêtre résident un grand nombre des contribuables désirait voir l'école se bâtir tout près de l'église, sur le bord du lac. Les soumissions pour la construction sont ouvertes.

* * *

Nous espérons toujours avoir une beurrerie au printemps. D'après un recensement fait des vaches de la contrée, une crèmerie pourrait compter sur au moins deux cents vaches. Il est certain que le nombre de vaches serait plus grand dans deux ans, la contrée se développant rapidement.

* * *

Notre église s'est enrichie d'un beau porte-missel et d'un missel. Une dame de la paroisse a su se procurer les fonds nécessaires chez les amis de notre église.

* * *

Nous comptons comme nouveaux colons: deux messieurs Gaudry, de Lasalle. Espérons que ces messieurs auront de nombreux imitateurs, et que nos jeunes gens aimeront mieux prendre des homesteads plutôt que de choisir les carrières libérales ou de se mettre hommes de journée.

LE PAS

Mardi soir, vers huit heures, le feu consumait une des plus anciennes bâtisses du Pas; la maison, en billots, appartenant à un Indien, I. Buck. C'était la place du rendez-vous des Indiens et nombres de festins et de danses eurent lieu dans cette bâtisse. Un feu de tuyau de poêle aurait, selon toute apparence, été la cause de l'incendie. Tous les effets, meubles, etc., furent brûlés. Il n'y avait pas d'assurances.

* * *

Le train de passagers sur le H. B. R. arrêtera de fonctionner durant le mois de février.

* * *

Une manufacture de caisses d'emballage pour le poisson, ainsi qu'une de portes et chassis, s'ouvriront ici prochainement. Il se fait, au Pas, un fort débit de caisses d'emballage pour empaqueter le poisson, dont Le Pas expédie une quantité énorme dans tout le Canada et même aux Etats-Unis.

* * *

La fourrure a encore un certain bon prix ici. Un de nos vieux trappeurs vendait pour $2,000 de fourrures cette semaine: sa part d'ouvrage de l'année dernière.

Le gouvernement de la Saskatchewan faisait sauter à la dynamite, dernièrement, un barrage de billots qui s'était formé dans la rivière Carrotte il y a trente ans.

* * *

Le terrain longeant les bords de la rivière Carrotte est de plus en plus reconnu comme un des meilleurs sols du Canada.

* * *

D'après des informations reçues, les Indiens du Nord souffriraient beaucoup du manque de nourriture. L'orignal et le caribou, sur la chasse desquels ils dépendent presque entièrement pour leur nourriture durant l'hiver, est très rare cette année.

* * *

James McQuarrie, contracteur de Winnipeg, est ici en consultation avec les fonctionnaires du H. B. R. au sujet des travaux qui se feront sur le terminus au Pas le printemps prochain.

* * *

Les dames de la Société de Bienfaisance tenaient une assemblée générale, jeudi soir, pour l'élection de leurs officières pour l'année 1915, qui donna le résultat suivant:

Présidente, Mme D.-F. de Trémaudan; Vive-présidente, Mme Louis Bacon; Secrétaire, Mme P. Cuillerier; Trésorière, Mme Louis Allard; Conseillères: Mmes Amédée Landry, J. Joyal, C. Dupas et R. Arial.

La majorité des dames canadiennes de la paroisse étaient présentes. Le bien que cette Société a fait depuis qu'elle a été fondée mérite les plus grands éloges.

NOTRE-DAME DE LOURDES.

Tout le monde sait quel vent de générosité a soufflé sur le Canada entier dès qu'on a parlé de l'aide aux malheurs causés par l'horrible guerre européenne.

L' "Aide à la France" a surgi en même temps que d'abondantes collectes étaient envoyées au secours du vaillant peuple belge. Notre paroisse n'est pas restée en retard. N'a-t-elle pas d'abord envoyé un fort contingent de soldats, au moins une soixantaine, et n'eut été le temps des récoltes, combien d'autres auraient laissé leurs maisons, leurs terres, leurs familles, pour voler à la défense de la Patrie!

Aussitôt que le R. P. Antoine Chalumeau, notre zélé curé, eût émis son intention de nous faire contribuer à l'oeuvre si patriotique des aumônes à nos concitoyens, tous les foyers de Lourdes se mirent à l'ouvrage.

Ce furent des effets de valeur neufs ou presque neufs; ce furent des habits d'hiver destinés aux soldats... On remplit d'abord huit grandes caisses, où furent placés quelques habits lavés puis raccommodés, obole du pauvre, mais le R. P. Antoine parla encore de secours. De la laine fut achetée abondante; alors des mitaines sans nombre, des passe-montagne, furent confectionnés rapidement. L'espoir du R. P. Curé fut dépassé; son coeur d'ardent patriote n'avait pas osé tant attendre de la bonne volonté.

Pour ma part, j'étais ému en apprenant petit à petit les détails de ce mouvement en faveur des nôtres de là-bas. Allez dire maintenant que le patriotisme est un vain mot! Nommez la famille, dans Lourdes, qui n'a pas fourni de sa pauvreté pour aider à plus malheureux qu'elle!

J'ai parlé de huit caisses; huit autres suivirent bientôt, pleines de vêtements, de tabac, etc., secours aux familles ruinées et aux soldats: le tout mis à la disposition de l' "Aide à la France" de Montréal.

Et comme si cela n'eut pas quelques caisses d'effets.

Je dirais bien encore un mot—et pourquoi pas?—de la belle soirée, déjà ancienne, du 8 décembre 1914. Elle était en faveur de la France. Les lecteurs de la *Liberté* y ont pu lire que les RR. SS. Chanoinesses avaient fait don d'une riche couverture de soie, valeur de $40, m'a-t-on dit. Passée en loterie, elle a rapporté $225, grâce au zèle de quelques dévouées demoiselles dont je tairai les noms, de crainte de dénoncer leur habile désintéressement.

Une vente de paniers a complété la somme de $300, et plus même, que cette soirée a pu fournir; l'entrain plein de cordialité qui a régné ce soir-là faisait voir que tous entendaient contribuer à la grande oeuvre du jour.

Je sais que Le R. P. Curé a reçu de Mme la Présidente de l' "Aide à la France" une lettre fort louangeuse à l'adresse des paroissiens comme du Curé; cette dame aurait encore ajouté deux mots d'éloge en plus, si elle avait su que tous, Canadiens et Suisses comme Français, ont donné libéralement.

Je n'ai pas écrit ceci en prétendant louer notre paroisse car d'autres ont fait la charité comme nous, mais il semblait utile de dire quand même la belle aumône que Notre-Dame de Lourdes a transmise aux miséreux que Guillaume II (le misérable) jette dans la pénurie et les larmes.

* * *

La famille J. Gaborieau, qui a tant été éprouvée par la maladie, voit enfin son foyer débarrassé de l'importune visiteuse.

* * *

M. G. Périn, nous dit-on, doit bientôt revenir; le traitement qu'il subit à l'hôpital de Saint-Boniface touchant à sa fin.

* * *

Notre curé, le R. P. Antoine, paie son tribut à la souffrance. Depuis dix jours environ, il est cloué sur son lit; c'est à peine s'il a pu dire la messe pendant cette période. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement. C'est au cours des visites que les RR. PP. sont accoutumés de faire dans la paroisse au commencement de l'année qu'il a gagné cette maladie.

* * *

Le R. P. Curé fait remarquer que nos soldats ont été bien protégés jusqu'ici par Notre-Dame de Lourdes. Deux seulement ont été blessés et légèrement.

Civis.

SAINTE-ELIZABETH

Mme Venance Nadon, de Lampman, est venue passer les fêtes avec ses parents. Il y avait neuf ans qu'elle ne les avait vus. Aussi quelle joie pour la famille.

* * *

M. et Mme Joseph Roy, de Lampman, passèrent le temps des fêtes au milieu de leurs parents.

* * *

Mlle Virginie Lacharité, de Sainte-Elizabeth, est en visite chez sa soeur Mme Joseph Parent, de Saint-Joseph, Man.

SAINT-JOSEPH

Dimanche, le 31 janvier, les paroissiens de Saint-Joseph avaient le bonheur d'entendre un beau sermon donné par le Rév. M. Rousseau, curé de Mariapolis, Man. Il nous parla des grands miracles opérés par saint Joseph, patron de notre paroisse, et nous conseilla de mettre en lui toute notre confiance, ayant lui-même été guéri par ce grand saint, après avoir été condamné par trois des meilleurs médecins de la ville. Remercions donc avec lui saint Joseph et espérons que le Rév. M. Rousseau reviendra souvent nous donner de ses bons conseils. Vive saint Joseph!

A une assemblée des actionnaires de la fromagerie de Saint-Joseph, il y fut décidé qu'on ouvrirait ses portes, au printemps, ayant un assez grand nombre de vaches pour le fonctionnement de cette industrie.

Unissons-nous, citoyens de Saint-Joseph, et sachons encourager notre fromagerie plutôt que les Compagnies des grandes villes. Cela ne nous rapportera peut-être pas autant au début, mais, avec de la persistance, deviendra très avantageux dans quelques années. Pensons donc à l'avenir; ne vivons pas au jour le jour.

Nous avons remarqué, à la messe de dimanche, la présence des nouveaux mariés de Letellier, M. et Mme Bois, ainsi que M. et Mme Maheux.

Un lecteur.

SAINT-CLAUDE

Le Cercle Saint-Claude A. C. J. C., dans sa réunion du 10 janvier, décida de participer à la souscription pour les blessés d'Ontario et d'y intéresser la paroisse par affiches et visites domiciliaires, les circonstances présentes ne leur laissent entrevoir la possibilité que d'une humble recette, mais, "every little bit helps".

Le soir du même jour, le Père aumônier réunit les membres pour un souper et une soirée intime. L'absence de cinq membres appelés en France, comme réservistes, ôta à cette réunion le charme ordinaire des exubérantes gaietés. La réunion du 21 janvier, session régulière, fut consacrée à l'examen des raisons qui militent en faveur de l'organisation des jeunes catholiques en cercles d'études. A cette occasion le Cercle a exprimé le désir que les jeunes gens de Saint-Jean-Baptiste et de Laurier qui désirent créer un cercle d'études A. C. J. C. dans ces paroisses entrent en correspondance avec le Cercle Saint-Claude.

LA VICTOIRE NAVALE ANGLAIS

L'enthousiasme à Londres. — Le rapport allemand confirme la destruction du "Blücher."

Londres, 26.—Le public anglais a été plus enthousiasmé par les nouvelles du dernier combat naval dans la mer du Nord (la première bataille entre navires de guerre du style de plus récent) que par les combats au large d'Heligoland et des îles Falkland, quoique ces derniers aient paru les plus importants de cette guerre.

Pour le peuple anglais, le combat d'hier est le triomphe de leur confiance déjà ancienne dans leur flotte armée de canons de gros calibre, il met également fin à la crainte qu'avaient les habitants de la côte orientale anglaise de voir se renouveler des raids comme celui d'Hartlepool-Scarborough. Sir David Beatty, le plus jeune des amiraux de la marine anglaise, est devenu le héros le plus populaire de la guerre.

Le rapport officiel allemand admet la perte du croiseur "Blucher", mais compense ce désastre par l'affirmation suivante: "D'après une information digne de foi, un croiseur de bataille anglais a été coulé." Cette déclaration est en contradiction directe avec le rapport de l'amirauté anglaise qui dit très clairement "Aucun navire anglais n'a été perdu."

* * *

Berlin, 26.—Le bulletin officiel suivant sur le combat de la mer du Nord a été publié:

"Pendant que nos croiseurs cuirassés "Seydlitz", "Derfflinger", "Moltke" et "Blucher" accompagnés de quatre croiseurs d'un plus petit modèle et de deux flotilles de torpilleurs naviguaient dans la mer du Nord, ils se trouvèrent engagés contre une escadre anglaise composée de cinq croiseurs de bataille, plusieurs croiseurs de types plus petits et vingt-six contre-torpilleurs.

"L'ennemi arrêta le combat après trois heures de bataillle à un point situé à soixante-dix milles à l'ouest-nord-ouest d'Héligoland et se retira.

"D'après une information digne de foi, un croiseur de bataille anglais et un de nos croiseurs cuirassés le "Blucher" ont été coulés. Tous les autres navires allemands sont rentrés au port."

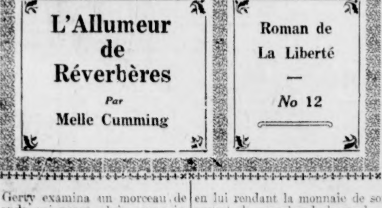
Von Behncke.

* * *

Londres, 26.—Le bureau officiel de la presse a publié le message suivant reçu du feld-maréchal sir John French, par l'amirauté anglaise:

"Le corps expéditionnaire anglais en France et moi-même espérons que vous et nos camarades de la marine accepterons nos félicitations pour la victoire de la flotte anglaise dans la mer du Nord. Transmettez au vice-amiral Beatty, au chef d'escadre Tyrwhitt, à leurs officiers et à leurs marins notre admiration et nos bons souhaits."

Une dépêche d'Amsterdam reçue au "Central News" dit que les croiseurs allemands dans le combat de la mer du Nord étaient accompagnés par vingt torpilleurs. Cette nouvelle a été donnée par le patron du bateau de pêche hollandais "Erica"; il déclare avoir été témoin d'une partie de la bataille et a vu un navire anglais légèrement endommagé.



Gerty examina un morceau de viande qui parut lui convenir, puis ses regards tombèrent sur quelques légumes de la saison; à cette vue, elle ne put s'empêcher de soupirer. Elle tenait à la main la bourse qui contenait tout leur argent, elle en était chargée depuis quelques semaines, et malheureusement elle était si légère, qu'il n'y avait pas à songer à l'achat des légumes; la jeune fille s'en désolait intérieurement en se rappelant combien l'oncle True s'était délecté l'année passée avec des petits pois.

—Combien cette viande? demanda-t-elle au boucher, qui la lui enveloppait dans un morceau de papier.

Le boucher indiqua le prix, c'était peu de chose. Ce prix était meme si minime, que Gerty put croire un moment que le boucher avait vu dans sa bourse, et qu'il avait aussi deviné les pensées qui l'occupaient en ce moment. Tout en lui rendant la monnaie de son argent, le marchand demanda à Gerty quelle sorte de nourriture convenait à M. Flint.

—Le docteur a dit qu'il pouvait manger de tout, reprit Gerty.

—Ne pensez-vous pas alors que des petits pois pourraient fort bien lui convenir! J'en ai ici qui viennent d'arriver à l'instant même de la campagne. Si vous croyiez qu'il pût en manger, je vous en enverrais une mesure par mon garçon, qui vous porterait la viande par la même occasion.

—Je vous remercie, dit Gerty, M. Flint aime beaucoup les petits pois.

—Très bien, je vous en enverrai quelques-uns que je choisirai avec soin.

En prononçant ces derniers mots, le marchand se tourna si vivement du côté d'un autre client, que Gerty s'imagina qu'il n'avait pas vu la rougeur de son front et les larmes de ses yeux. Cependant ni l'un ni l'autre de ces signes de chagrin n'avaient échappé au marchand, et c'était meme pour cela qu'il s'était retourné si vivement, car c'était un homme bon et compatissant.

True avait un excellent appétit, il fit honneur au dîner, qui était de son goût, puis après avoir mangé, il s'endormit d'un profond sommeil dans un fauteuil.

Au moment où il se réveilla, Gerty s'approcha de lui:

—Oncle True lui dit-elle, voici miss Emily, notre bonne miss Emily, qui vient vous rendre visite.

—Que Dieu vous bénisse, ma chère bonne demoiselle; dit True en essayant de se lever pour aller au-devant de l'aveugle.

—Ne vous levez pas, monsieur Flint, je vous en supplie, dit Emily, dont l'oreille subtile avait deviné son intention; d'après ce que m'a dit Gerty, je crains que cela ne vous fatigue trop. Quant à vous, ma chère enfant, mettez-moi une chaise à côté de monsieur Flint.

Elle s'approcha du vieillard, lui prit la main et parut vivement affectée de la sentir trembler entre les siennes.

—Ah! miss Emily, lui dit True, je suis bien changé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. Le Seigneur m'a donné un avertissement, et je n'en ai pas, je crois, pour longtemps.

—Je suis désolée de n'avoir pas su cela plus tôt, dit Emily, car je serais venue vous voir. Mais je n'ai appris votre maladie qu'aujourd'hui même; Georges, le domestique de mon père, vous a vu dans un magasin ce matin avec Gertrude, et il m'a raconté la chose à son retour de la ville. Quand vous vous êtes réveillé, j'étais en train de gronder cette petite fille pour ne m'en avoir pas écrit un mot.

Gerty, pendant cette conversation, se tenait près du fauteuil de True et caressait doucement ses cheveux gris. Quand miss Emily prononça le nom de l'enfant, True se tourna vers elle avec un regard si plein d'affection, que Gerty ne l'a jamais oublié depuis; et répondant à miss Emily:

—Chère demoiselle, lui dit-il, il était inutile de déranger personne pour moi. Le Seigneur m'a donné plus que je n'avais droit d'attendre. Tous les médecins et toutes les gardes-malades de la terre n'auraient jamais su faire tout ce qu'a fait ma petite fille. Je ne pensais guère, il y a quatre ou cinq ans, quand je la recueillis sous mon toit et que je la soignai dans sa maladie, que ce serait sitôt à elle de me soigner à son tour Ah! miss Emily, si vous pouviez voir comme ses petits pieds sont toujours en mouvement pour mon service! combien de fois elle se lève au milieu de la nuit pour venir arranger mon oreiller ou me demander des nouvelles de ma santé! Et puis tous les jours elle me prête l'appui de son bras pour aller à la promenade. Non, j'étais bien loin de m'attendre à tant de reconnaissance de la part d'une enfant.

—Oh! oncle True, dit Gerty, je voudrais si bien voir vos forces revenir!

—Je te crois, mon enfant, mais c'est un miracle que rien ne peut faire en ce monde. Quant à toi, tu m'as donné ce que j'estime plus que la force et la santé du corps. C'est pourtant à vous, miss Emily, ajouta-t-il, que nous sommes redevables, elle et moi, du seul bien qui nous reste dans le malheur. C'est à vos soins qu'elle doit d'être devenue un ange béni du Seigneur. Quelques jours après mon attaque de paralysie, j'étais si tourmenté de penser que personne n'était là pour prendre soin de la pauvre enfant, que le premier usage que je fis de la parole fut de m'écrier: Qu'allons-nous devenir! Elle s'approcha de moi et murmura à mon oreille: "Le Seigneur prendra soin de nous, oncle True. Lorsque j'étais seule, sans pain et sans toit, mon Père qui est dans le ciel ne vous a-t-il pas envoyé vers moi!" Depuis ce temps, miss Emily, je suis plus tranquille et j'ai mis ma confiance en Dieu.

"J'avais toujours espéré, dit encore le vieillard, que Gerty pourrait continuer d'aller à l'école; j'espérais qu'elle pourrait s'instruire et devenir maîtresse d'école comme miss Brown: mais je m'en console en pensant que s'il n'en doit pas être ainsi, c'est que Dieu ne l'a pas jugé convenable."

Lorsque son père adoptif eut fini de parler, Gerty dit d'un ton résolu:

—Pourquoi vous chagriner encore à cet égard, oncle True? Je puis faire toute espèce d'ouvrage aussi bien qu'une autre.

—Monsieur Flint, dit Emily, pourquoi ne consentiriez pas à me confier votre enfant? Je sais bien que ma cécité, ma mauvaise santé et mon inexpérience me rendent peu propre à diriger une enfant comme Gerty, mais, vous ne douterez pas de mon désir de lui être utile, et si c'est pour vous une consolation de pouvoir penser qu'au cas où vous viendriez à mourir je prendrai Gerty, et que j'aurai soin d'elle, recevez-en la solennelle assurance.

Le premier mouvement de Gerty fut de se jeter dans les bras d'Emily, mais elle fut arrêtée dans son élan de reconnaissance par la vue de True qui pleurait comme un enfant.

La proposition d'Emily était si inattendue que le vieillard, après les premiers moments donnés à la joie, sentit dans son esprit naître de nouveaux doutes.

—Mais, dit-il, M. Graham a des habitudes prises, et peut-être ne lui conviendrait-il pas d'avoir une petite fille dans sa maison?

—Mon père est bon pour moi, reprit Emily, et je ne crains pas de lui voir désapprouver mon projet. J'espère aussi que vous ne tarderez pas à recouvrer une partie de vos forces, et que vous n'êtes pas si près de nous quitter que vous semblez le craindre. Si cependant il devait en arriver autrement, ne soyez point inquiet sur le sort de votre chère enfant.

—Ah! miss Emily, reprit le vieillard, mon temps approche, je le sens bien; et puisque vous consentez à vous charger de cette enfant, je crois que vous ne tarderez guère à l'avoir auprès de vous... Gerty! appela-t-il.

—Elle n'est plus là, répondit Emily; je l'ai entendue sortir.

—Pauvre petite! dit True, elle ne peut m'entendre parler de notre séparation. Je voulais lui dire de se montrer toujours bonne et reconnaissante vis-à-vis de vous.

—Bonsoir, ma bonne demoiselle, ajouta le vieillard en voyant qu'Emily s'était levée, et que Georges le domestique l'attendait à la porte; si je ne vous revois pas, souvenez-vous que vous avez fait le bonheur d'un vieillard.

Ce même soir, lorsque True se fut mis au lit, et que Gerty eut terminé sa lecture, True la pria de réciter certaine prière. Gerty s'agenouilla près de son lit, et récita d'une voix émue l'oraison qu'il lui avait demandée.

—Maintenant, ma chère petite, dit le vieillard, je voudrais la prière des agonisants. Gerty devint tremblante. Comment faire entendre sa voix lorsque les sanglots oppressaient sa poitrine! Cependant l'oncle True espérait que ces paroles seraient pour lui une consolation! elle résolut donc d'essayer. Dominant son émotion, elle parvint à réciter toute la prière.

Au moment où elle allait terminer, elle sentit les deux mains de True qui s'appuyaient sur sa tête: elle regarda le vieillard qui se disposait à parler.

—Tu aimes miss Emily, n'est-

LES DEUX LANGUES AU CANADA

M. Armand Lavergne, dans une conférence à Ottawa, déclare que la Canada est un pays bilingue et qu'il le doit rester s'il ne veut perdre sa physionomie particulière.

Ottawa, 26. — C'est devant un auditoire d'élite que M. Armand Lavergne, le sympathique député de Montmagny à la Législature Québec et l'un des champions les plus valeureux de la cause sacrée de notre langue, a donné dimanche sa conférence sur "les deux langues au Canada". L'appui d'un homme, comme M. Lavergne lui-même le déclarait au cours de sa conférence, qui n'a d'autre mérite et d'autre fierté que d'avoir combattu à vos côtés" surtout quand cet homme vient du vieux Québec, a été très sensible à tous les auditeurs. Aussi l'accueil que M. Lavergne a reçu en montant sur l'estrade et au moment où il se leva pour prendre la parole fut des plus enthousiastes.

M. A. Patry, président du cercle Duhamel de l'A. C. J. C., organisateur de cette soirée présente d'abord l'orateur à l'assemblée. M. Patry se déclare très heureux de constater que ceux qui avaient prévu de nombreux troubles pour cette soirée se sont fort heureusement trompés et que ce soir du moins la liberté de parole pourra s'épanouir.

Puis M. Patry déclare qu'il n'a nullement besoin de présenter le conférencier à l'auditoire, car tous les Canadiens de l'Ontario savent ce qu'il a fait pour eux et quels sont ses titres de gloire.

M. Lavergne reçoit une ovation quand il se lève pour parler.

"M. le président vous a déclaré que je n'avais pas besoin de vous être présenté; je dois donc constater que ma mauvaise réputation est parvenue jusqu'à vous. Mais qu'importe, si elle m'a valu l'honneur de venir porter la parole ici à Ottawa. J'ai accepté avec grand plaisir de venir faire une conférence sous les auspices du cercle Duhamel parce que j'aime beaucoup les jeunes. On me dit si souvent que je suis moi-même très jeune; je suis d'ailleurs, je dois vous le dire, à un âge où ça ne me fâche plus d'être compté parmi les jeunes.

"Ce n'est ce soir un grand honneur que de pouvoir venir pour quelques heures combattre aux avant-postes. Je suis fier d'être parmi vous parce que nous sommes tous fiers de vous. Je suis honoré plus que vous ne sauriez croire de venir parler dans cette ville même qui a produit un Guest, un Charron, et leurs grands amis les Freeland et les Armstrong et combien d'autres. (Appl.)

"On m'a demandé de vous parler des deux langues au Canada. C'est pour le moins un sujet d'actualité. Nous étudierons, si vous le voulez bien, pourquoi deux langues; comment elles ont vécu jusqu'à présent côte-à-côte; et ce qui reste à faire pour les conserver toutes deux intégrales.

"Le Canada est un pays bilingue. Il devra rester bilingue s'il ne veut pas changer sa physionomie particulière. Si la langue anglaise devient la seule langue parlée au Canada, le pays risque bien de ne devenir bientôt qu'une pâle imitation des Etats-Unis. Il faut deux langues, la langue française et la langue anglaise. La première est nécessaire à la deuxième pour que le Canada reste britannique.

"Je vous citerai les paroles d'un gouverneur anglais du Canada qui pour moi résument parfaitement la situation au sujet de cette question de langue, les paroles qu'écrivait Lord Elgin au gouvernement impérial à ce sujet. Comme vous êtes comme moi de la race inférieure, vous comprenez la langue de la race supérieure et je vous citerai le texte anglais. (Rires). Puis M. Lavergne cite Lord Elgin qui disait que si l'on veut conserver le Canada loyal il faut permettre aux habitants du pays de garder leur idiome et que cette langue est le plus puissant rempart contre l'américanisation du pays.

"Lord Elgin, continue le conférencier, fut décrié par les ultra-royalistes de son temps: sa voiture fut assaillie, et on lui fit en Angleterre une lutte à mort auprès du gouvernement impérial.

"Mais la garantie la plus sûre de nos droits repose dans l'acte de la Confédération. Ce pacte fut conclu sur un terrain commun, où chaque race fit sa part de compromis. Ce pacte repose sur un principe bien reconnu en ce temps-là, sur le principe que sir John A. MacDonald affirmait hautement en répondant un jour à la Chambre des Communes à un Anglais qui avait infiniment de talent, mais qui était malheureusement un peu fanatique: Dalton McCarthy, qui demandait la proscription du français dans les territoires du Nord-Ouest. Sir John déclara qu'il n'y avait au pays ni vaincus ni vainqueurs, ni race conquise, ni race conquérante, mais simplement des citoyens ayant les mêmes droits quant à la propriété, quant à la personne et quant à la langue et la religion.

"Il faut que l'on comprenne bien aussi aujourd'hui qu'il y a au pays deux races ayant les mêmes droits et jouissant des mêmes privilèges. Il faut que l'on sache bien que les deux langues ont les mêmes droits. (Appl.)

"Et ce n'est pas seulement l'esprit de la Confédération qui consacre ce principe, mais aussi la lettre. La section 133, de ce qu'on appelle l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord couvrait la légalité de la langue française au parlement fédéral et à la législature de Québec, de même que dans tous les actes officiels du gouvernement fédéral.

"La section 93, elle, couvre le côté éducationnel. Elle établissait la légalité des écoles confessionnelles. Elle spécifiait que les provinces devaient conserver le même système d'écoles qu'elles avaient à leur entrée dans la Confédération. Ontario entre dans la Confédération avec le même système que la province de Québec. La seule différence entre les deux provinces c'est que dans le Québec nous avons su respecter davantage les engagements pris à cette époque de l'acte confédératif.

"Les événements ont marché depuis ce temps-là. Et il est temps aujourd'hui de savoir si la Confédération a été un compromis honorable ou un piège d'infamie. Il est temps de savoir ce qu'on entend par les droits des minorités. Si la minorité anglo-protestante dans Québec a droit au respect de ses droits, la minorité franco-catholique de l'Ontario a elle aussi droit au respect de ses droits. (Appl.) Qu'on se souvienne bien que si aucune clause ne garantit les droits des Canadiens français dans Ontario, il n'y a pas non plus de clause qui garantisse les droits de la minorité anglo-protestante de la province de Québec. (Appl.) Mais Dieu merci, dans Québec nous savons respecter les droits de la minorité. (Appl.)

"La langue française à l'heure actuelle n'occupe pas la place qui lui est due. Aujourd'hui quand un fonctionnaire public se présente pour obtenir une position on s'occupe de savoir quelle est l'étendue de ses connaissances dans la langue anglaise et on se préoccupe peu de savoir ce qu'il sait en français. Dans les actes du parlement même la langue française ne tient pas sa place. Dans la frappe de la monnaie, qui est un acte du parlement, on ne s'occupe plus de la langue française. Nos monnaies ne sont imprimées qu'en anglais. En 1850, sous l'Union, les monnaies du Canada et les billets étaient dans les deux langues. Il en était de même des timbres postaux. Et il n'y a pas longtemps nous avons dû combattre, et en cela l'A. C. J. C. a fait la plus forte partie du travail pour obtenir du français dans les services publics.

"Dans Québec nous pouvons nous rendre le témoignage que la minorité a été traitée non seulement avec justice mais avec la plus généreuse considération. Dans les provinces de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de l'Ontario et présentement dans la province d'Ontario les minorités se sont vues dépouillées de leurs droits inaliénables.

LES DROITS DU FRANCAIS

"Le français a des droits sur cette terre d'Amérique. Il a pour lui le droit naturel, le premier de tous les droits qu'a une mère d'enseigner à son enfant sur ses genoux la langue qu'elle parle elle-même. Le français a pour lui le droit des traités. Le traité de Paris garantissait aux habitants du pays tous leurs droits civils.

Et je vous le demande est-ce que le premier et le plus cher de tous les droits civils n'est pas celui de la langue? L'Acte de Québec lui aussi garantissait aux habitants tous les droits civils. Et il faut bien remarquer que la province de Québec s'étendait alors bien plus loin que la province de l'Ontario.

Le français a en outre le droit coutumier. Le français a le droit de première possession Il fut parlé sur cette terre d'Amérique bien avant toute autre langue. C'était la langue des missionnaires qui allèrent évangéliser et coloniser les terres inconnues de ce vaste continent.

"Le français a aussi des droits légaux. Ces droits lui ont toujours été reconnus même en Ontario jusqu'à il y a quelques cinq ans. Ces droits lui furent reconnus tant que la province demeura province britannique, mais non depuis qu'elle est passée aux mains des Prussiens. (Appl.) Ils reconnaissaient au français des droits légaux les Elgin, les Murray, les Lord Dufferin, les Pope. Et ce n'est pas un de ces dangereux et vulgaires personnages que l'on nommé nationalistes (rires et appl.) qui le disait il n'y a pas si longtemps, c'est Pope qui affirmait que la langue française était la meilleure barrière contre l'américanisation. En cela il ne faisait que répéter les paroles de Lord Elgin.

"Certaines gens ne veulent qu'une seule religion et une seule langue au pays. Une seule religion; même en gardant la seule véritable, la chose serait difficile à obtenir. Une seule langue? Pourquoi? Pour la conservation de l'unité. Il n'est pas besoin d'aller si loin pour voir un petit peuple bilingue donner à tout le monde entier le plus bel exemple d'héroïsme que la terre avait jamais vu pour la défense de la patrie. Parce que la Belgique est bilingue cela ne l'a pas empêchée de se lever unie, cela n'a pas empêché tous les Belges de combattre côte à côte pour leur commune patrie.

"Une seule langue. Je veux bien. Mais laquelle alors? Evidemment la langue supérieure. Et la langue reconnue par tout le monde entier comme la plus parfaite et la première de toutes c'est la langue française. (Appl.) D'ailleurs il est cent cinquante ans trop tard pour parler de ces choses-là. (Rires et appl.) Ils sont la majorité et ne cèderont pas; nous ne céderons pas non plus. Nous sommes la minorité; ils sont trois contre un: la lutte est égale, ce n'est jamais autrement que nous les avons battus, et nous les battrons encore. (Rires et appl. prol.)

"Nous sommes encore heureux. Avant qu'une voix ne nous vienne de London nous ne savions pas que nous nous en allions à notre ruine, au désastre, à la perdition; nous ne parlions pas l'anglais. (Rires).

"Mais pourquoi vouloir tenter de nous imposer un régime que l'Angleterre n'a pas osé imposer aux Boers trois ans après la conquête. Jamais régime aussi arbitraire n'a été imposé par les Prussiens aux Alsaciens Lorrains dont la langue est l'allemand. Jamais le talon de fer du Prussien n'a tenté d'établir un système aussi inique dans le pays des martyrs de la foi catholique, la Pologne. On n'a jamais même tenté d'établir un tel système dans la petite Ile de Malte. Et au nom de l'unité britannique jamais on n'a même tenté pareille despotisme au sein même de l'Empire britannique en pays de Galles.

"On nous reproche de ne pas parler le Parisian French, de ne parler qu'une sorte de patois". Et M. Lavergne cite une lettre style *parisian french* d'une maison de Toronto. Puis il ajoute. "Si c'est cela le français que l'on veut nous faire apprendre, nous n'en voulons pas. (Rires).

"Mais si nous parlons le patois, nous sommes supérieurs à l'Anglais, puisque nous parlons trois langues et que lui n'en parle qu'une. Nous parlons notre patois entre nous; nous parlons le français et nous parlons l'anglais. (Rires et appl.) Le français d'en bas de Québec avec ses archaïsmes et ses mots du terroir est encore supérieur à l'anglais que l'on parle en Ontario. J'aime mieux entendre un Canadien parler français à un Français de France que d'entendre un Anglais de l'Ontario parler à un Anglais d'Angleterre: j'ai moins honte. (Rires.)

"Et maintenant, pour finir d'une façon pratique cette courte causerie, permettez-moi de vous donner quelques conseils. Ce n'est pas que je crois que j'aie le droit de vous donner des conseils. Vous avez prouvé que vous n'avez pas besoin de leçons. Mais permettez à un homme qui n'a d'autre mérite ni d'autre fierté que d'avoir combattu à vos côtés de vous redire quelques-uns de ces devoirs.

"Parlez le français partout, toujours et parlez-le bien.

"Parlez français surtout dans les magasins et dans le commerce. Parlez-le en public afin que l'on reconnaisse bien qu'il a sa place dans notre société. Parlez-le toujours.

"Parlez-le bien le français. La langue française est une grande dame à qui nous devons des égards. Parlons-la avec orgueil. N'ayons pas honte de nos vieux mots canadiens: la Société du Parler Français a reconnu à tous ces vieux mots une belle lignée toute française. Parlons français sans forfanterie, mais aussi sans peur. Respectons-nous et faisons-nous respecter. Dans nos affaires, ayons de la probité afin que l'on respecte davantage cette langue dans laquelle nous faisons nos marchés et nos affaires.

"Messieurs les membres de l'A. C. J. C., vous venez d'entreprendre une grande tâche. Vous avez déjà lutté, vous avez déjà peiné, vous avez déjà connu les misères, continuez votre oeuvre. Et si vous voyez les lâcheurs triompher momentanément, ne vous laissez pas aller au découragement. Si vous subissez des revers, serrez les rangs et dites: Pour toi Patrie, et continuez quand même la lutte.

"Et dans cette lutte vers qui vous retournerez-vous? Vers notre histoire, vers le passé de notre race, vers ces pages les plus glorieuses de l'histoire de l'humanité, vers les combats livrés par la France, notre toujours aimée mère, vers les combats livrés pour le respect des droits de la justice et de l'honneur. Et ceci me rappelle un épisode de la guerre de Trente Ans. Trente chevaliers français et trente chevaliers anglais avaient combattu tout le jour. La victoire n'était allée à aucun d'eux. Et vers le soir la fatigue commença à accabler les combattants, la poussière du sol avait séché leurs gorges et le chef des chevaliers français avait grand soif. Et il dit à ses compagnons, rendons-nous, je suis fatigué et j'ai grand soif. Et un de ses compagnons de lui crier: "Bois ton sang, Beaumanoir."

"Que ce soit là votre devise. Bois ton sang. Regardez les pages de votre histoire canadienne, regardez couler le sang de ceux qui combattent, tournez vos regards vers Québec, enfin réveillé de sa torpeur et qui a compris qu'il s'agissait aussi de son salut dans cette lutte suprême pour la langue des aïeux. Lorsque vous luttez c'est aussi pour nous que vous combattez.

"Vous vous retournerez vers nos grands morts; vers ceux qui nous ont légué notre héritage national et qui ont voulu que nous le transmettions intact à nos descendants. Dussions-nous mourir, sachons au moins mourir proprement. Si vous devez être vaincu, faites du moins que vos fils puissent dire: Nos pères ont été vaincus, c'est vrai: mais s'ils se sont couchés c'est parce qu'ils étaient morts. Combattre c'est vivre. On peut faire des lois injustes; nous y désobéirons (longs appl.). Qu'on nous frappe même si l'on veut par les armes, nos poitrines seront là. On ne pourra jamais nous forcer à renoncer à nos droits. Mourons sans avoir perdu une parcelle de nos droits. Disparaissons avec nos libertés. Elles seront le monument qui dira que les fils des Francs sont restés des Francs. Elles seront le monument de loyauté élevé à nos pères, elles seront un monument de gloires devant lequel nos ennemis devront s'incliner avec respect. Le droit et la justice ne meurent pas. Nous ne pouvons être vaincus. Nous ne pouvons périr parce que nous avons sur cette terre une mission comme la France notre mère en Europe, celle de continuer en Amérique les gestes de Dieu par la France."

M. Lavergne reçoit en reprenant son siège une ovation qui dure plusieurs minutes. Il doit se lever pour saluer la foule qui l'acclame.

ce pas? lui dit-il. Tu te montreras toujours bonne et obéissante envers elle quand je n'y serai plus?

—Oh! mon bon oncle True, répondit Gerty d'une voix entrecoupée de sanglots, vous ne m'abandonnerez pas ainsi, je ne pourrais vivre sans vous!

—Mon enfant, c'est la volonté de Dieu. Miss Emily fera pour toi plus que je n'aurais pu faire moi-même, et tu seras fort heureuse avec elle.

—Non! non! il n'y aura plus de bonheur dans le monde.

—Tu ne dois pas parler ainsi, mon enfant: il faut que ton temps d'épreuve s'accomplisse; quant à moi, il est juste que je m'en aille.

—Non! non! reprit Gerty avec vivacité, vous n'êtes à charge à personne.

—Oh! mon enfant, Dieu sait que tu as été les délices de mon coeur. S'il plait au Seigneur de me rappeler à lui, miss Emily te prendra avec elle; elle te dira de sa douce voix des paroles qui sauront calmer ton affliction. Willie, de son côté, ne négligera rien, pour te consoler, et un jour tu pourras sourire de nouveau, car ainsi va le monde. N'oublie pas ce que je te recommande, d'être bonne et obéissante envers ta bienfaitrice, et de lui témoigner ta reconnaissance aussitôt que ton âge et tes forces le permettront. Elle est aveugle: c'est donc à toi d'avoir des yeux pour elle. Elle est d'une santé délicate, sache lui rendre toujours les soins dont tu m'as comblé. Ne te désole pas, et va te mettre au lit. Demain nous ferons une bonne promenade, car tu sais que Willie doit être de la partie.

Gerty, après avoir essayé de sourire pour complaire à True, se dirigea vers son lit. Le chagrin la tint éveillée pendant plusieurs heures. A la fin pourtant, brisée de fatigue et d'émotion, elle s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Mais pendant que des rêves consolants berçaient son sommeil, l'ange de la mort vint visiter cette humble demeure; il prit sur ses ailes l'âme du bon vieillard et la porta vers la maison de Dieu, séjour de l'éternel repos.

XV.—*Nouveau domicile*

Deux mois se sont écoulés depuis la mort de Truman Flint, et voilà huit jours environ que Gertrude (Gerty) est installée dans la maison de M. Graham.

Miss Emily avait appris, par la lecture du journal seulement, le malheur arrivé à la jeune protégée, aussitôt son coeur s'était ému, et elle avait conçu au sujet de l'orpheline un plan généreux, qui, soumis à M. Graham, n'avait pas heureusement été désapprouvé par lui. Seulement, comme Emily parlait de prendre immédiatement l'enfant avec elle, son père lui avait fait observer qu'il serait bon de différer l'exécution de ce projet jusqu'au retour d'un voyage qu'ils étaient sur le point de faire, et qui devait les tenir absents presque jusqu'à l'hiver.

Emily fut vivement contrariée de cette circonstance, elle se regardait désormais comme l'unique appui de l'orpheline; ce voyage ne pouvait pas tomber plus mal. Modifier les résolutions de M. Graham au sujet de cette absence, il n'y fallait pas songer; emmener Gertrude chez des étrangers, ce n'était guère praticable: la laisser pendant le voyage entre les mains et sous la direction de madame Ellis, la pauvre petite affligée ne trouverait pas dans la dame de compagnie les soins affectueux qui seuls pouvaient apporter quelques soulagements à ses douleurs. Dans cet embarras, miss Emily résolut d'aller à la ville, de voir Gertrude, et de prendre conseil des circonstances

Le jour où Emily apprit la mort de True se trouvait être un dimanche; mais la charité de l'aimable aveugle était trop ardente pour admettre aucun délai; et une heure avant le service du matin, madame Sullivan, qui prenait l'air à sa fenêtre sur la rue, vit la voiture de M. Graham s'arrêter devant la porte de sa maison. Elle courut au-devant de miss Emily avec la politesse et l'empressement qui lui étaient naturels, la fit entrer dans son petit parloir, l'installa dans un bon fauteuil, lui donna un éventail pour combattre la chaleur, qui ce jour-là était excessive, lui dit combien elle était reconnaissante de sa démarche, et lui exprima sa vive contrariété de ce que Gertrude n'était pas à la maison pour la recevoir.

Emily s'étonna d'abord de l'absence de l'enfant: mais on lui apprit qu'elle était sortie avec Willie, et madame Sullivan elle-même avait exigé qu'elle prît cette petite distraction; car, ainsi qu'elle en fit le long et touchant récit, la pauvre Gertrude avait été si rudement affectée, qu'on avait cru d'abord ne pouvoir jamais la consoler, et qu'on avait même craint pour sa vie.

—J'avais perdu moi-même toute influence sur elle, dit la bonne dame, et malgré mes avis et mes prières, elle s'obstinait à demeurer des journées entières assise sur un petit banc, au pied du fauteuil du père True, et la tête appuyée sur le coussin où le vieillard avait l'habitude de s'asseoir. C'est à peine si à force d'importunité on pouvait la décider à boire et à manger quelque chose. J'avais beau lui parler, elle ne paraissait pas m'entendre, et quand j'essayais de la faire lever, elle ne faisait pas de résistance, mais elle se laissait faire sans comprendre, et comme un corps privé d'âme. Je ne pouvais la décider à venir dans ma chambre, bien que je fusse persuadée que ce changemnt de lieu ferait quelque diversion à sa douleur, et sans Willie je ne sais vraiment pas ce que j'en aurais fait; mais heureusement qu'il a sur elle plus d'influence que moi, et qu'il sait mieux prendre son caractère. Grâce à lui, elle s'est décidée à prendre de la nourriture, elle a même consenti à sortir quelquefois avec lui. Comme c'est aujourd'hui dimanche, et que Willie reste tout le jour à la maison, je ne doute pas que sa présence n'exerce sur l'esprit de la jeune fille une heureuse influence.

—Willie a fait preuve de jugement, dit Emily, je suis heureuse de lui savoir un ami si bon et si dévoné. J'ai promis à M. Flint que sa fille adoptive trouverait un asile chez moi. Comme j'avais ignoré jusqu'à présent la mort de cet excellent vieillard, j'estime que c'est un grand bonheur pour Gerty et pour moi que vous ayez bien voulu prendre soin d'elle pendant tout ce temps. Si je ne connaissais votre bonté et votre tendresse, je serais désolée d'être venue si tard.

—Oh! reprit madame Sullivan, Gertrude nous est si chère, nous avons été si affligés de la voir en cet état, que nous avons considéré comme un grand bonheur de pouvoir lui offrir quelques consolations. Quant à Willie, il aime cette enfant comme si c'était sa propre soeur, et Gertrude le lui rend bien. Willie et l'oncle True étaient deux grands amis; d'ailleurs ici tout le monde a vivement regretté la mort de ce brave homme. Mon vieux père lui-même, qui ne dit pas tout ce qu'il en pense n'en est pas moins profondément affecté.

La conversation continua longtemps sur ce sujet entre les deux femmes. Madame Sullivan, entre autres choses, apprit à Emily qu'une de ses cousines, femme d'un fermier établi à une vingtaine de milles de Boston, les avait invités à aller passer une quinzaine de jours à la campagne; et que comme c'était pour Willie le moment des vacances, ils avaient intention d'accepter cette invitation.

Elle parla d'emmener Gertrude avec elle, et fit ressortir tous les avantages qui pourraient résulter pour cette enfant d'un séjour à la campagne, où le grand air et la promenade ne pouvaient manquer d'apporter une distraction à ses chagrins et de rétablir sa santé détériorée par tant de fatigues. Après avoir fait quelques questions à madame Sullivan Emily, jugeant d'après ses réponses que Gertrude serait bien reçue chez les parents de la bonne dame, consentit d'autant plus volontiers à ce voyage, qu'elle était obligée de laisser la jeune fille à la garde de madame Sullivan jusqu'au retour de M. Graham, qui ne devait avoir lieu, comme nous l'avons dit, qu'aux approches de l'hiver. Le défaut de temps ne lui permit même pas d'attendre la rentrée de Gertrude, et elle se vit obligée de partir, non sans avoir cependant chargé madame Sullivan de ses tendresses pour l'enfant, et lui avoir remis entre les mains une somme suffisante pour tous ses besoins.

Le séjour de Gertrude à la campagne, la nouveauté des objets qui frappèrent sa vue, les promenades, le grand air, et surtout les soins affectueux dont elle se vit entourée, rendirent à ses joues leurs fraîches couleurs, et le calme et la paix, sinon le bonheur, à son coeur.

Peu de temps après le retour de madame Sullivan à Boston M. Graham et sa fille revinrent aussi de leur voyage. Le premier soin de miss Emily fut de prendre Gertrude auprès d'elle; et la jeune fille s'y trouvait établie depuis une smaine environ, ainsi que nous l'avons dit en commençant ce chapitre.

—Etes-vous encore à la fenêtre, Gertrude, qu'y faites-vous, mon enfant!

C'était miss Emily qui parlait de la sorte.

—J'attends qu'on allume les réverbères, miss Emily.

—Mais on ne les allumera pas aujourd'hui, la lune se lève à huit heures, elle éclairera suffisamment pendant tout le reste de la nuit.

—Je ne parle pas des réverbères de la rue.

—Et de quoi voulez-vous parler, mon enfant? dit Emily en s'approchant de la fenêtre, et passant doucement la main sur l'épaule de Gerty.

—Je parle des étoiles, miss. Que je serais heureuse si vous pouviez les voir!

—Elles sont donc bien brillantes?

—Elles sont magnifiques, et puis si nombreuses! le firmament en est tout parsemé.

—Je me rappelle cela. Il m'est arrivé bien souvent de me mettre à cette fenêtre et de regarder les étoiles comme vous les regardez maintenant. Leur souvenir est si présent à mon esprit, qu'il me semble encore les voir.

—J'aime toutes les étoiles, dit Gerty, mais je préfère la mienne.

—Et quelle est votre étoile?

(A suivre)

PAGES DE FOI ET DE BRAVOURE

Mort édifiante d'un soldat

Je me suis entretenu longuement l'autre jour, avec un sous-officier du 30e de ligne, bataillon recruté en Savoie qui tenait garnison à Annecy. Ce sergent a été blessé à l'épaule, le 9 septembre, dans un des combats qui se sont livrés autour de Saint-Dié.

C'est un brave et digne garçon, très intelligent, très courageux, incapable d'articuler un mensonge, que je connais depuis son enfance et au récit duquel j'accorde le crédit le plus absolu.

Voici un résumé de notre conversation.

—Comment s'est effectué votre départ d'Annecy?

—Le 5 août, le 30e de ligne, assimilé aux régiments de chasseurs alpins, s'est embarqué à destination d'Epinal. Nous appartenons au XIVe corps d'armée dont l'état-major réside à Lyon, commandé au début des hostilités par le général Pouradié du Theil, remplacé bientôt à la suite d'incidents sur lesquels je suis tenu de garder le silence, par le général Barret. Mon divisionnaire se nomme le général Putz.

D'Epinal, nous nous dirigeâmes aussitôt en colonne de marche sur Bruyère et Fraize, non loin du Col de Bonhomme où nous rencontrâmes les premiers uhlans. Ceux-ci sont d'une audace et d'une mobilité extrêmes. Ils passent à travers les plus petites mailles de notre rideau protecteur de cavalerie. Ils inquiètent et harcèlent les avant-postes, les grand'gardes, les subdivisions séparées.

La frontière franco-allemande suit, sur un long parcours, la ligne des hauteurs; du côté allemand, les tirailleurs étaient abrités derrière des murs en ciment armé, d'où il était dur de les déloger.

Nos ennemis et nous, nous manquions d'artillerie et nous restions les uns et les autres sur nos positions. L'arrivée de quelques batteries de montagne nous procura la supériorité et nous pûmes reprendre notre marche en avant.

Après des combats incessants, nous atteignîmes Sainte-Marie-aux-Mines, où nous espérions nous reposer et nous refaire.

Une manufacture de tabacs fut assignée à mon bataillon comme logement. Le directeur nous promettait de la paille et des séchoirs pour nos uniformes saturés d'humidité. Nous étions à peine installés que nous reçûmes l'ordre de rassemblement et nous dûmes partir.

—Mais alors, toujours marcher, jamais de repos?

—Pendant un mois, ce ne fut que marches et contre-marches de temps à autre interrompues par des combats. Par étapes, sans cesse harcelés, nous gagnâmes d'abord Saales, près du col du même nom, puis Rothau où un engagement sérieux tourna à notre avantage. Sur les contreforts du Mont-Donon, nous apercevions la plaine fertile qui s'étend jusqu'à Strasbourg.

Harassés, surmenés, fréquemment arrosés par une pluie diluvienne, malgré tout, le moral était bon et nous nous sentions pleins d'entrain.

Cependant, devant des forces supérieures venues de Strasbourg, nous dûmes battre en retraite, en disputant le terain pouce à pouce, dans la direction de Saint-Dié.

Là, nous prîmes part à une véritable bataille, meurtrière, longue et terrible. Successivement, le capitaine et tous les lieutenants furent mis hors de combat. Le jour où je fus blessé, ma compagnie, sur 286 hommes qu'elle comptait au début, était réduite à 83 soldats et nous n'étions plus que deux sous-officiers pour la commander.

Dans l'après-midi, sur la ligne de tirailleurs, soudain je fus atteint par une balle qui me traversa l'épaule; je m'évanouis un instant, puis, sentant les forces revenir, je pus gagner les lignes d'arrière et fut dirigé sur Albertville où je fus hospitalisé.

—Vous autres, fantassins, tirez-vous à de grandes distances?

—Au début, nous commencions le feu à 1500 mètres; mais, quand nous eûmes avec nous de l'artillerie, celle-ci déblayait le terrain.

Les Allemands, eux tirent constamment et ont une véritable dilapidation de cartouches. Derrière les fossés de tirailleurs qu'ils abandonnaient, nous trouvions des quantités de chargeurs et de munitions; mon avis est qu'ils tirent sans viser, plutôt mal.

—Et leurs mitrailleuses, qu'en pensez-vous?

—Ah! nous en redoutons les effets. Je ne les crois pas meilleures que les nôtres, mais ils savent mieux s'en servir.

Chez nous, elles sont placées sous les ordres du commandant de bataillon et n'ont par conséquent aucune liberté d'allure.

Chez eux, elles semblent plus mobiles, se portent tantôt à droite, tantôt à gauche, partout où le besoin se fait sentir.

—Avez-vous été soutiens d'artillerie, avez-vous observé l'effet des pièces de 75?

—Oui, mais là, je suis lié par le secret et je ne puis que me taire.

Tout ce que je puis dire, c'est que les ravages causés par nos obus sont effroyables. Ce qui se trouve sur leur chemin est haché. (A ce sujet, j'ai appris indirectement d'un artilleur, que les obus employés sont des obus Turpin, que les gaz qui s'en dégagent ou le déplacement d'air causent la mort instantanée des soldats occupant un certain périmètre.)

Les servants d'artillerie font preuve d'un calme admirable derrière le bouclier protecteur. Ils chargent, visent et tirent avec une rapidité surprenante.

—Les premiers jours de l'action en Alsace, n'ont-ils pas été marqués par un certain nombre d'exécutions pour fuite et désertion?

—Je n'ai pas le droit de répondre.

—Les officiers ont-ils toujours donné l'exemple du courage et de la discipline?

—Tous ceux de ma compagnie sont morts, c'est dire qu'ils ont fait leur devoir. Un jour, sur la ligne de feu, voyant tomber autour de moi les hommes comme des épis de blé sous la faux, je dis à mon lieutenant qui se trouvait à deux pas:

—Mais, mon lieutenant, nous ne pouvons plus y tenir, ne devrions-nous pas nous replier?

—Non, notre consigne est de rester là jusqu'à la mort.

Au même instant, une balle le coucha raide à mes pieds.

—Et le ravitaillement est-il bien organisé?

—En première ligne, naturellement, les vivres ont souvent de la peine à rejoindre; les munitions, en revanche, ne manquent jamais.

Aux avant-postes, nous n'avions pas touché de nourriture depuis trois jours; nous nous étions emparés d'un cochon de lait et, dans une maison abandonnée, nous avions pris cinquante litres de vin. Nous nous apprêtions à faire bonne chère: le rôti cuisait à une broche de bois, quand, soudain, une patrouille de uhlans nous prit pour cible. Adieu, vin, cochon, menu exquis, il fallut tout quitter, sauter sur les fusils et avancer dans la direction d'où étaient partis les coups de feu.

—Avez-vous éprouvé un sentiment de peur lors des premiers combats?

—Certainement; tout le monde a peur; on voit tomber des camarades; à chaque balle qui siffle, on salue de la tête; puis la colère vous prend et on se sent transformé en bête sauvage. Non, c'est épouvantable, ce bruit infernal, ces cris, ces éclats d'obus, ces hennissements de chevaux, ces appels de blessés, c'est infernal!

Puis, on s'habitue quelque peu à toutes ces horreurs: au commencement, nos officiers, avec leurs képis galonnés et les insignes de leur grade servaient de cible aux Allemands. Maintenant, les galons sont masqués, et, de loin, rien ne les distingue d'un simple soldat.

Aujourd'hui, chaque fantassin se sert des outils de pionnier; dès qu'une ligne de tirailleurs fait un bond, vite, pelles et pioches en avant, un fossé est creusé et un bourrelet de terre et de gazon nous protège contre les coups de l'ennemi.

—Quand vous serez guéri, irez-vous de nouveau au feu?

—Je l'espère et j'y compte.

Et ce garçon si doux et si charmant autrefois parle maintenant de se battre et de tuer comme d'une chose toute simple et toute naturelle.

Profondément religieux, dimanche dernier, il s'est approché des Sacrements; demain sans doute, il partira et, sur les bords de la Meuse, de l'Aisne ou du Rhin, il saura faire son devoir.

Chose épouvantable et cruelle que la guerre! Elle réveille de vieux atavismes; d'un jeune homme timide et sans méchanceté elle fait un soldat inaccessible à la crainte et à la pitié: elle légitime toutes les haines et justifie toutes les colères: mais aussi, elle exalte les facultés humaines, l'esprit de sacrifices, le don de soi-même; elle enseigne le mépris de la vie, et, sur l'autel de son pays, l'homme, habituellement égoïste, s'immole lui-même! G.

* * *

Lettre d'un prisonnier français.

Un officier suisse nous communique la lettre suivante qu'une Française a reçue de son mari, blessé et prisonnier de guerre:

"Ma chère J... et mes chères petites,

"Ma seule crainte c'est que tu ne sois pas avertie de ce qui m'est arrivé, c'est que tu ne saches pas ce que je suis devenu.

"J'ai fait tout mon possible pour que tu sois prévenue, mais j'ai toujours peur que rien ne te soit parvenu pour calmer tes appréhensions.

"Le 20 août, je fus blessé par une balle qui me perfora la cuisse sans atteindre aucun os. Je pus marcher jusqu'à l'ambulance française, qui se trouvait dans un petit village en Lorraine. Là je fus pansé par un major de B... Le soir, les Allemands occupèrent le village et, les Français ayant dû nous abandonner, nous fûmes faits prisonniers. Pendant neuf jours, nous restâmes dans ce village, admirablement bien soignés par tout le monde.

"Je puis dire que je n'ai pas souffert une minute: d'ailleurs, au bout de trois jours, je me promenais à l'aide d'une canne: c'est te dire combien ma blessure était légère. Crois bien que j'ai eu de la chance.

"Le 29 août, tous les blessés étant transportables, on nous envoya en Bavière, d'où j'écris. Nous sommes dans une caserne occupée partie par des blessés français, partie par des blessés allemands.

"Je dois rendre hommage aux docteurs allemands qui soignent nos blessés avec un dévouement, une sollicitude dignes de tous éloges. Il n'est fait aucune différence entre les blessés, à quelque nation qu'ils appartiennent.

"La nourriture est suffisante et variée: le matin, café au lait; à midi, soupe, purée et viande; le soir, viande ou soupe, ou fromage ou saucisse. La cuisine est bonne, et, à ce point de vue, nous n'avons certes pas à nous plaindre.

"D'ailleurs, je le répète, on nous traite le plus humainement du monde et nous fraternisons avec les soldats allemands, qui ont de la considération pour les soldats français. Nous sommes, ne l'oublie pas dans un pas civilisé et qui tient à ce qu'on le considère comme tel. Nos journées se passent en longues causeries ou bien en jeux de cartes ou de dames. Tu vois donc, ma chère, que nous ne sommes pas malheureux et que nombreux sont ceux qui souffrent plus que nous. Nous nous estimerions heureux si nous pouvions avoir des nouvelles des êtres qui nous sont chers, mais, hélas! c'est impossible: il faut se résigner à vivre sans savoir ce que deviennent, ce que font tous ceux que nous aimons. Oui, que faites-vous vous autres? Que fait Au..., que fait H...? Mieux vaut pour moi ne pas y songer.

"Je fus, le 20, le seul blessé de ma compagnie, du moins avant le soir, car je fus touché à 1 h. de l'après-midi, et il est à craindre que, dans la soirée, il n'y en ait eu d'autres, transportés dans un autre village et que je n'ai pas rencontrés. J'ai fait ici des amis, avec lesquels je vis très fraternellement, entre autres un brigadier de douanes de Longwy, un coiffeur de Lyon et un tailleur de Paris. Je puis ajouter que, grâce à notre caractère accommodant, et peut-être aussi à notre savoir-vivre, nous jouissons de quelques petits avantages qui nous font trouver notre captivité moins dure.

"En somme, tu le vois, nous ne sommes pas trop à plaindre et tu peux être complètement rassurée sur notre sort. Je t'en supplie, ne te tourmente pas à mon sujet. Soigne-toi bien et soigne bien nos mignonnes fillettes, pour que je vous retrouve toutes gaies et bien portantes à mon retour. Pensez à l'absent, mais ne le plaignez pas outre mesure, car d'autres souffrent plus que lui. Aie du courage, ma chère J..., de la patience aussi, car il est à craindre que notre captivité ne soit longue. Si cette lettre te parvient, il est probable que ce sera la dernière; car il n'est pas facile d'écrire en France. C'est par la Suisse que je vais essayer de te faire parvenir ces quelques lignes. Puissent-elles arriver jusqu'à toi!

L...

LA VICTOIRE ANGLAISE

Un récit de la bataille navale de dimanche

Londres, 27, 10 heures 40 du soir.—Le rapport officiel publié ce soir dit:

"Le croiseur allemand "Kolberg" aurait été coulé dimanche dans le combat naval qui s'est livré dans la mer du Nord."

* * *

Londres, 27.—Le "Daily Telegraph" publie le récit complet de la bataille de la mer du Nord.

L'escadre allemande était à deux heures et demie des côtes anglaises quand elle engagea le combat avec les navires de guerre anglais qui surveillaient les côtes.

Les contre-torpilleurs protégeant l'escadre anglaise signalèrent l'ennemi dimanche matin, de bonne heure.

La force et la contemplation des navires allemands furent de suite évaluées; les contre-torpilleurs se préparèrent à l'attaque et quelques minutes après la découverte des premiers navires allemands, un combat, comme on n'en avait jamais vu dans la mer du Nord, était engagé.

Aussitôt que l'ennemi eût aperçu l'escadre anglaise, il prit la fuite pour se mettre le plus rapidement possible à l'abri de ses champs de mines sous-marines, de de ses forts et de ses ports. Mais l'escadre allemande, pour être en sûreté, devait couvrir environ 120 milles, et elle était poursuivie par la flotte anglaise, qui voulait se venger du raid de Scarborough.

La poursuite se continua longtemps avant que les canons ne se fissent entendre.

Les navires anglais se dirigèrent en ligne droite sur Heligoland parcourant environ 40 milles avant de pouvoir attaquer l'ennemi de façon efficace.

Le "Lion" était en tête des forces anglaises, suivi de près par le "Tiger"; la "Princess-Royal" venait immédiatement après, suivie de "l'Indomitable" et enfin du "New Zealand".

On s'aperçut immédiatement que le but de l'amiral anglais était de mettre à profit la grande vitesse de son escadre pour forcer les navires rapides de l'ennemi à accepter le combat.

Bientôt, le "Lion" rattrapa le "Blucher" et, en passant à sa hauteur, lui envoya une bordée qui causa des dégâts terribles à bord, mais le "Lion" abandonna le "Blucher" pour continuer la poursuite des croiseurs "Derfflinger", "Seydlitz" et "Moltke".

Le "Tiger", qui suivait le navire amiral, envoya également une bordée au "Blucher" et continua à toute allure dans le sillage du "Lion", pendant qu'à son tour, la "Princess-Royal" lançait sur le "Blucher" une terrible bordée.

Il était évident, à ce moment, que le "Blucher" était irrémédiablement perdu.

La poursuite avait déjà duré plus de deux heures.

Les croiseurs légers de l'ennemi, avec grand courage, firent leur possible pour couvrir de leur mieux la retraite des croiseurs en bataille; mais, lorsque la situation parut désespérée, les plus grands navires étant gagnés de vitesse et endommagés par les obus des croiseurs de bataille anglais, ils s'échappèrent à toute vitesse.

A ce moment, le "Lion" qui avait rattrapé et sérieusement endommagé le deuxième croiseur de la ligne allemande, s'aperçut qu'il approchait des champs de mines de l'ennemi.

Le "Tiger", la "Princess-Royal" et "l'Indomitable", pendant ce temps, étaient à portée des plus grands navires de l'ennemi et il sembla, aux témoins du combat, que ces trois navires feraient à l'ennemi le maximum de dégâts que l'on peut faire à une escadre qui s'enfuit.

Il est certain que le "Tiger", la "Princess-Royal" et "l'Indomitable" firent à l'ennemi des dégâts considérables. Le feu du "Derfflinger" et du "Seydlitz" devint de plus en plus faible, au fur et à mesure que le terrible combat se poursuivait.

L'avant du "Derfflinger" prit feu alors qu'il se trouvait encore à une demi-heure du champ des mines. De grandes flammes balayaient tout le pont-avant, ses autres points étaient jonchés des débris tombés des ponts supérieurs, et, quand il fut à l'abri derrière le champ de mines, il ne put répondre à la grêle de projectiles qui le poursuivait.

A bord de ce navire, il a dû y avoir une grande quantité de morts.

Le troisième navire de la ligne allemande devait être le "Seydlitz", ou peut-être le "Moltke"; il paraissait avoir également beaucoup souffert. Il avait été atteint par les obus du "Lion" aussi bien que par ceux du "Tiger" et de la "Princess-Royal". Il avait de graves avaries. Ses canons avaient été détruits les uns après les autres, et l'équipage avait beaucoup souffert. Ce navire était maintenant réduit au silence et filait à toute vapeur pour atteindre un refuge; tout son pont-arrière était en feu.

Le "Blucher" avait été mis hors d'action dès le début, mais il s'était conduit bravement.

On dit que, juste à la fin du combat, "l'Arethusa" (qui, au mois d'août, s'était distinguée dans le combat d'Héligoland) lança une torpille sur le "Blucher", qui le fit couler. Les hommes du croiseur allemand se jetèrent à la mer, pendant que leur navire commençait à sombrer. Il donnait légèrement de la bande et coula lentement jusqu'à ce que ses ponts fussent submergés: alors, avec un bruit terrible, il se retourna et disparut.

La plupart des navires de guerre engagés dans la bataille navale de dimanche dans la mer du Nord sont rentrés au port dans la journée et la nuit de lundi.

Le "Lion", battant pavillon de l'amiral sir David Beatty, est arrivé le dernier des croiseurs de bataille. Il est revenu mardi matin, tandis que "l'Arethusa" et le "Laurel", parmi les croiseurs légers, quelques contre-torpilleurs et les croiseurs de bataille "Tiger", "Princess-Royal", "Indomitable" et "New-Zealand" étaient déjà à leurs points de mouillage.

Le "Lion" est arrivé à onze heures; il a été salué par les bruyantes acclamations des éuipages des navires de guerre à l'ancre.

* * *

Londres, 28.—La liste des pertes, dans le combat naval de dimanche dans la mer du Nord, montre que le chef-mécanicien Taylor du croiseur de bataille "Tiger", cinq soutiers et trois marins de ce navire ont été tués. Les trois hommes tués sur le "Meteor" étaient des soutiers, la plupart des blessés du "Lion", du "Tiger" et du "Meteor" étaient également des soutiers.

L'ARTILLERIE ANGLAISE

Elle est supérieure à l'allemande

Londres, 27.—Le "témoin oculaire" attaché à l'état-major général anglais a publié aujourd'hui un nouveau récit des observations faites sur le front.

Dans ce récit, daté du quartier général anglais en France le 19 janvier, le travail de l'artillerie, particulièrement sur l'aile droite anglaise, est discuté.

"Les conditions atmosphériques, dit le "témoin oculaire", s'améliorent.

"Les routes, abîmées par les lourds camions automobiles, sont difficiles à tenir en bon état.

"Un rapport allemand, disant que les Anglais se sont servis de prisonniers allemands comme observateurs en aéroplanes, est dénué de tout fondement.

"Des duels d'artillerie ont lieu sur presque tout le front. Dès que les batteries allemandes commencent à nous envoyer des obus, nos canons sont immédiatement pointés contre certains points des lignes de l'ennemi. Nous savons par expérience que le bombardement de ces points oblige les Allemands à cesser le feu. Connaissant la situation exacte de la plupart des batteries ennemies, nous pouvons généralement les réduire au silence ou rendre leur tir comparativement inoffensif.

"Le samedi 16 janvier, nos canons ont eu un tir efficace sur les tranchées allemandes et ont lancé des obus en plein milieu d'un bataillon qui traversait une forêt. Ils ont également atteint un convoi et un poste d'observation à Volaines.

"Le dimanche 17, au nord de Givenchy, nous avons lancé des obus sur des redoutes allemandes et obligé la garnison à se retirer.

"Le lundi 18, l'aile gauche anglaise a été bombardée vigoureusement, mais sans aucun résultat."

LA PERTE DU "VIKNOR"

Ce croiseur auxiliaire anglais est considéré comme perdu

Londres, 26.—L'amirauté a annoncé officiellement que le croiseur auxiliaire "Viknor" s'était perdu corps et biens, au large des côtes d'Irlande.

La note de l'amirauté ajoute: "Le "Viknor" a été porté manquant depuis quelques jours, et on doit maintenant le considérer comme perdu avec tout son équipage, officiers et matelots.

"La cause de cette perte n'est pas connue, mais comme quelques cadavres et des épaves ont été déposés par la mer sur la côte du nord de l'Irlande, il semble probable qu'il a fait naufrage pendant la récente tempête ou, qu'ayant été poussé par le vent hors de sa route, il aura touché une torpille dans une des zones où l'on sait que les Allemands en ont mouillé."

Le "Viknor" s'appelait précédemment le "Viking". Il a été transformé en croiseur auxiliaire, d'après l'ordre de l'amirauté, le 12 décembre 1914. Il était commandé par le commandant Bollantyne, mais le nombre des hommes de son équipage n'est pas connu.

Le souvenir des mères.

Je ne puis vous donner d'autres détails, vous savez pourquoi. Et puis, si j'en reviens, je vous lirai mon journal de campagne. Il faut cependant que je vous raconte le petit fait suivant. Le sergent qui a pris le commandement avec moi était ce qu'on peut appeler un indifférent. Il y aura demain (25) quinze jours, l'aumônier du régiment nous a invités à venir à la messe. Le lieutenant commandant la compagnie nous y a tous autorisés et y est venu lui-même. J'ai donc transmis l'invitation à mon collègue. Il y est venu. Pendant l'office, le prêtre nous parla du rôle protecteur de la Sainte Vierge, et évoqua par là même le souvenir de nos mères. A ce moment, ses yeux comme les miens s'emplirent de larmes et, en sortant, je ramenais au cantonnement un homme transformé. Depuis, tous les soirs, dans la tranchée, il couche à côté de moi et nous disons la prière. Au feu, nous irons ensemble. Il a dans son porte-monnaie une médaille, moi de même, plus une croix de maman. Et si nous tombons ensemble, nous volerons ensemble là-haut.

Merci des prières pour nous et nos frères d'armes.

SACRE-COEUR

Rapport de la Commission Scolaire pour l'année 1914

Recettes		*Dépenses*	
Quêtes	$1,485.40	Salaires	$1,080.00
Parties de cartes	228.40	Entretien	160.34
Dames Sainte-Anne	188.55	Réparations	399.71
Cont. enfants	575.75	Billet, Banq. d'Hochelaga	201.10
Loyers	145.28	Assurance	75.00
Enf. de Marie	25.00	Eau, école	63.75
Concerts, etc.	561.55	Eau, Soeurs	15.21
Prix, quête	46.90	Taxes, Soeurs	114.03
Caisse Tremblay	600.00	Taxes, école	138.92
Revenus, église	124.94	Taxes, terrain	36.80
Dec. 31—En caisse	48.41	Divers	162.13
Déficit	7.38	Chauffage	504.40
		Intérêt	900.00
		Prêts	125.00
		Prix	61.17
	$4,037.56		$4,037.56

Rapport de l'église pour l'année 1914

Recettes		*Dépenses*	
Bancs	$2,290.45	Entretien, répar.	$ 381.10
Quêtes	1,046.00	Eclairage	40.83
Support	821.35	Culte	367.83
Loyer	67.50	Ameublement	3.15
Taxes	175.42	Chauffage	163.00
		Assurances	225.00
		Gages	499.25
		Archevêché	123.75
		Taxes	71.12
		Divers	.75
		Loyer, presbytère	1,200.00
		Salaires: Curé, vicaire	1,200.00
		Surplus	124.94
	$4,400.72		$4,400.72

La Foncière Canadienne Ltée a tenue mercredi dernier son assemblée annuelle régulière dans les salles paroissiales de l'église du Sacré-Coeur. Le bureau de direction de l'an dernier a été réélu pour 1915.

* * *

Le R. P. Anzalone, o.m.i., est de nouveau retourné à l'hôpital de Saint-Boniface par suite d'une nouvelle attaque de son mal.

* * *

Le R. P. Hétu, o.m.i., d'Edmonton, était de passage au presbytère dimanche. Il a chanté la grand'messe. Il est parti lundi pour Kenora où il rendra visite au R. P. Portelance, o.m.i.

* * *

La seconde partie de Pedro au profit de l'école aura lieu ce soir.

* * *

NAISSANCES

Jules-Alexandre, né le 16 du du courant, fils de Jules Villeneuve et de Victorine Szenska. Parrain et marraine, M. et Mme Philéas Villeneuve.

Marie-Armina-Louisa, née le 19 courant, fille de Joseph Brière et de Emma Lemire. Parrain et marraine, M. et Mme Lucien L'Heureux.

ST-BONIFACE

M. l'abbé Corbeil est revenu d'un voyage dans le district de Dauphin dans l'intérêt de la colonisation française.

* * *

Mme Maurice Dumousseau, 64 rue Aulneau, est à l'hôpital de Saint-Boniface gravement malade.

* * *

Une lettre de Mgr Langevin nous apprend que sa santé s'améliore grâce au doux climat du Texas.

* * *

Le R. P. Hudon, s.j., recteur du collège d'Edmonton, était de passage hier au collège de Saint-Boniface. Il revient d'un séjour de quelques semaines dans la province de Québec.

* * *

Le Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C. a tenu jeudi dernier sa séance régulière à laquelle assistaient de nombreux membres. On y a discuté des moyens d'activer la propagande en faveur de la cause des Ontariens.

M. A. Manny, trésorier du Cercle et son plus actif propagandiste, a demandé l'admission de M. Hector Héroux. Souhaitons que le succès couronne ses généreux efforts.

* * *

M. l'abbé Jutras est revenu vendredi dernier de la province de Québec où il était allé faire un voyage d'observation agricole.

* * *

M. Léonidas Mercier, de la Banque d'Hochelaga de Winnipeg, a épousé Mlle Jeannette Bisaillon. La bénédiction nuptiale fut donnée par M. l'abbé Messier. Les nouveaux mariés sont partis en voyage de noces à Saint-Paul.

* * *

* * *

Deux infirmières diplômées de l'hôpital de Saint-Boniface, Mlle Berthe Dedion, de Sainte-Rose du Lac, et Mlle Gertrude de Villeyard, de Young, Sask., s'en vont en France pour servir dans la Croix-Rouge.

* * *

Les funérailles de M. Charles Beaudry ont eu lieu à la cathédrale. Un grand nombre de parents et d'amis y assistaient.

* * *

BAPTEMES

31 janvier, Marie-Jeanne, fille de Edmond Desrosiers et de Marie-Antoinette Dubois. Parrain, Joseph de Montigny; marraine, Ena Dubois.

31 janvier. Pierre-Alexandre, fils de Joseph Freeman et de Suzanne Richard. Parrain, Edouard Freeman; marraine, Joséphine Bremner.

31 janvier. Gladys-Mary, fille de Louis Olivier et de Eva Secklemore.

* * *

SEPULTURES

29 janvier. Charles, fils de Emile Sambry, décédé à l'âge de un an et cinq mois.

31 janvier. Liliane, fille de Xavier Desmarais, décédée à l'âge de trois ans.

L'ESPIONNAGE ALLEMAND

Les Allemands cherchent à recruter des espions parmi les Français prisonniers

Londres, 27.—La "Weekly Dispatch" publie une note déclarant que de fraîches indications montrent les efforts énergiques employés par le gouvernement allemand pour influencer l'opinion publique française en faveur d'une paix prochaine. Ces indications sont données par un sous-officier français qui a été fait prisonnier le 31 décembre à Saint-Mihiel et vient de rentrer en France en passant par la Suisse.

Après sa capture, ce sous-officier dit qu'il a été emmené à Metz, où il a été interviewé par le leader socialiste allemand Sudekum.

Ce dernier essaya de convaincre le Français que la France servait les intérêts de l'Angleterre et qu'une paix séparée avec l'Allemagne serait d'un grand bénéfice pour elle. Cette paix pourrait être conclue par les efforts combinés des socialistes des deux nations, qui lanceraient un appel commun aux classes ouvrières.

Le sous-officier français feignit d'accepter la proposition qui lui fut faite d'être remis en liberté pour rentrer en France afin d'y faire une propagande secrète dans ce but.

Des vêtements civils, de faux passeports belges et une forte somme d'argent lui furent donnés. En même temps, les Allemands lui promirent que si son premier voyage en France réussissait, ils lui enverraient des quantités de brochures et d'affiches qu'il distribuerait secrètement.

Un autre projet allemand dévoilé au sous-officier, c'était de fomenter un mouvement révolutionnaire dans le sud de la France.

Le sous-officier pense, d'après ce qu'il a entendu, que d'autres prisonniers français ont déjà été renvoyés en France avec des missions semblables. Les Allemands lui offrirent de lui donner un autre sous-officier français comme compagnon de route s'il le désirait.

Il a été reconduit à la frontière suisse et, en arrivant en France, s'est immédiatement présenté devant les autorités militaires.

LES PROJETILS MODERNES

La pression de l'air qui tue

Paris, 28.—Le docteur Sencert, de Nancy, a envoyé à la "Presse médicale" une note détaillée qui explique d'une manière définitive les récits souvent entendus parlant de soldats tués par le vent produit par les obus, par le choc de l'explosion, par les gaz asphyxiants ou même par les troubles nerveux.

Le docteur Sencert dit qu'on lui a amené à l'hôpital qu'il dirige un soldat qui avait été victime de l'explosion d'un gros obus qui s'était produite à moins d'un mètre de lui.

Ce soldat n'avait reçu aucune blessure, et cependant, il portait tous les signes d'une maladie grave: visage pâle et inquiet, nez pincé, yeux hagards, respiration rapide et superficielle, pouls faible et fréquent.

Malgré les soins les plus énergiques, il mourut quelques heures plus tard.

L'autopsie montra que ses poumons et son estomac étaient pleins de sang; l'hémorragie était due à de longues fissures qui existaient dans les deux poumons. Ces fissures étaient dues à la pression de l'air résultant de l'explosion: cette pression avait fait entrer de force dans les poumons une quantité d'air plus grande que celle que les poumons pouvaient supporter.

CRIMES ALLEMANDS

Contre le Clergé Belge

La légation de Belgique communique les renseignements suivants concernant les attentats dont les armées allemandes se sont rendues coupables en Belgique à l'égard du clergé catholique:

Le clergé catholique semble avoir eu tout particulièrement à souffrir de l'invasion allemande en Belgique.

Les églises et les établissements religieux ont été détruits ou profanés dans presque toutes les localités rurales et dans bien des villes où les troupes allemandes ont passé; la plupart du temps, elles ont été transformées en écuries ou en prisons; dans beaucoup de localités, les vases sacrés qui n'avaient pas été mis en lieu sûr ont été dérobés.

Les membres du clergé ont été spécialement l'objet des attentats commis par les soldats allemands. Dans les diocèses de Liége, Namur, Malines et Gand de nombreux prêtres et religieux ont été fusillés ou pendus. Beaucoup ont été conduits en Allemagne où certains d'entre eux paraissent avoir été traités de manière abominable. Beaucoup ont été injuriés, menacés et molestés odieusement.

A Louvain, un groupe de plus de 70 civils parmi lesquels se trouvaient un prêtre américain et un prêtre espagnol a été traîné toute la journée du 27 août de localité en localité, molesté, injurié de toutes façons, menacé à tout instant d'être fusillé, conduit enfin dans l'église de Campenhout où il a été enfermé et a passé la nuit.

Le 21 août, le curé de Buecken, le révérend M. De Clerck a été arrêté par les soldats allemands et accusé d'avoir tiré sur eux, ce qui était tout à fait faux puisqu'il était malade et que depuis longtemps il ne pouvait plus rendre de services. Le pauvre malade fut placé sur un canon, il en fut ensuite arraché et jeté dans une fosse. Puis des soldats le prirent les uns par un bras, les autres par une jambe, et le traînèrent ainsi sur le pavé. Torturé de pareille façon et totalement épuisé, le vieillard disait qu'il préférait mourir plutôt que d'avoir à supporter encore de pareilles cruautés. Il a alors été fusillé.

Le révérend M. De Clerck était âgé de 83 ans.

Un témoin dépose ce qui suit:

"J'ai vu le curé de Galrode arriver le 24 août à Aerschot avec trois blessés. Les Allemands prétendaient qu'il était un espion anglais. Ils le conduisirent à l'Hôtel de Ville où ils le maltraitèrent. Le lendemain on l'a conduit devant l'église: il a été frappé violemment à coups de crosse de fusil: ses mains étaient en sang. Puis il a été conduit au pont de Demer et a été fusillé. Son cadavre est resté jusqu'au lendemain sur le sol, puis il a été jeté dans le Demer."

Un prêtre, qui a échappé miraculeusement à la mort, dépose comme suit:

"Le mardi 15 août, vers 9 heures, les Allemands sont arrivés subitement, comme un essaim, dans le village de Schaffen. Sous prétexte qu'on avait tiré sur eux, ce qui est tout à fait faux et ce à quoi personne n'avait songé, ils ont commencé à assassiner, à incendier et à piller. 170 maisons dont la maison communale et la cure, ont été totalement brûlées. 22 bourgeois, dont le clerc, furent lâchement assassinés. Je tombai aux mains de ces bourreaux. Ils m'ont maltraité de toutes façons; ils ont préparé pour moi une potence disant qu'ils allaient me pendre; ils m'ont contraint pendant longtemps à regarder le soleil. Ils ont brisé les bras du forgeron, qui était prisonnier avec moi, et puis l'ont tué. Un moment donné, ils m'ont forcé à pénétrer dans la maison du bourgmestre qui brûlait, puis m'en ont retiré. Cela a duré toute la journée. Vers le soir ils m'ont laissé regarder l'église, disant que c'était la dernière fois que je la verrais.

"Vers 6 h. ¾ ils m'ont relâché en me frappant avec des cravaches de cavalier. J'étais en sang et je gisais par terre. A ce moment, un officier me fit relever et m'ordonna de partir. A une distance de 200 mètres, ils ont tiré après moi une cinquantaine de coups de feu, à tel point que les balles sifflaient autour de ma tête. Je ne fus pas atteint. Je tombai et restai pour mort. Ce fut mon salut. Je demeurai alors toute la nuit, demi-nu, avec des vêtements déchirés, nue tête, couché sous un arbuste. Les Allemands crurent m'avoir tué. Je réussis à atteindre Diest."

La Commission d'enquête a recueilli des témoignages d'après lesquels, dans le seul diocèse de Malines, 26 prêtres ont été tués sans aucun motif.

Les même horreurs se sont passées dans d'autres diocèses.

Dans le diocèse de Liége, une dizaine de prêtres ont été tués notamment les curés de Surice, d'Anthée, d'Onhaye, de Spontin.

Le curé de Spontin a été suspendu tantôt par les pieds, tantôt par les mains: il a été percé à coups de baïonnette et finalement fusillé.

Dans le diocèse de Tournai, l'évêque, vieillard de 74 ans, a été pris comme otage. Il a été conduit à Ath et a été traité ignominieusement, laissé sans couchette, sans couverture. Un soldat même lui donna un coup de poing dans le dos.

Dans le diocèse, trois ecclésiastiques ont été fusillés; les curés de Rosélies et d'Acoz et un séminariste de Tournai.

Rien ne caractérise mieux la tendance des Allemands en ce qui concerne leur attitude vis-à-vis des membres du clergé que la proclamation affichée le 9 septembre par l'autorité allemande à Grivemée: "Comme otages sont placés en première ligne les prêtres, les bourgmestres et les autres membres de l'administration."

LA SITUATION MILITAIRE

L'effort décisif des Allemands sera fait avant le printemps

Londres, 31.—Le correspondant militaire du "Times", dans un article paru aujourd'hui, analyse les forces des Allemands et prédit qu'ils feront un nouvel effort pour percer les lignes des alliés dans l'ouest. Il pense que la récente estimation du colonel Shumsky, qui fixe à un million le nombre des Allemands opposés aux armées russes, est correcte. Il dit ensuite:

"La guerre n'est pas une science exacte, et toute estimation ne peut être qu'approximative; cependant, nous ne sommes probablement pas éloignés de la vérité quand nous supposons qu'il y a actuellement 94 divisions allemandes dans l'ouest et 43 dans l'est. En d'autres termes, les masses allemandes se trouvent encore là où elles ont toujours été, c'est-à-dire dans l'ouest."

En ce qui concerne les forces allemandes dans l'ouest, le correspondant dit que tout tend à prouver que les formations allemandes ne comprennent actuellement que les quatre cinquièmes de leur effectif normal. De sorte que l'ensemble des corps d'armée, qui devrait normalement donner un total de 2,250,000 hommes, n'en compte pas actuellement plus de 1,800,000. Il ne faudra pas moins de 700,000 hommes, pris parmi les classes 1912, 1913 et 1914, pour compléter les effectifs, tant à l'ouest qu'à l'est.

"Nous devons nous attendre à avoir encore devant nous, d'ici peu de temps, 2,250,000 Allemands; mais, derrière ceux-ci, la masse des réserves qui restent en Allemagne ne sont formées que d'hommes qui n'ont reçu aucune instruction militaire.

"Ce que nous pensons, c'est c'est que l'Allemagne, en face d'une situation générale qui ne lui est avantageuse qu'à la superficie, fera, dans l'ouest, un dernier effort d'une grande violence avant que les armées alliées aient terminé leur concentration, avant que la saison ne change dans l'est, enfin avant que la terminaison des préparatifs, faits par les nations qui projettent d'abandonner leur neutralité, ne mettent l'Allemagne dans une situation manifestement désavantageuse.

"Déjà nous entendons parler de lansturm dans les tranchées allemandes de Flandre, de bataillons formés de soldats qui n'ont de militaire que le nom et du retrait du front de quelques corps de l'armée active auxquels on accorde une période de repos.

"Nous devons être prêts à tenir tête, d'une part, dans les tranchées, à des troupes allemandes formées d'un assemblage d'hommes plus ou moins exercés, et, d'autre part, sur un ou plusieurs points, à une énorme masse de corps d'armée de l'active dans une tentative désespérée pour briser nos lignes.

"Entre Arras et l'Oise, le front se prête spécialement à une opération semblable; mais, où qu'elle se produise, nous devons être prêts à y faire face, et les mois de février et mars semblent devoir être ceux où cette tentative aura lieu."

LES EXPLOITS DE PEGOUD

Il a détruit un dépôt de munitions et un ballon captif

Paris, 27.—L'héroïsme des aviateurs français formera plus tard un chapitre d'aventures émouvantes. Peu de personnes connaissent les noms de ces hommes qui survolent Paris, à la recherche des avions ennemis ou de ceux qui, sur toute la ligne du front, font des reconnaissances au-dessus des positions ennemies et indiquent les endroits où se trouvent les batteries d'artillerie.

Le secret peut maintenant, cependant, être dévoilé en faveur de Pégoud, le fameux aviateur, qui a été le premier à boucler la boucle.

Pégoud n'a rien perdu de son audace et depuis le commencement de la guerre, il a accompli sur tous les champs de bataille, en France, beaucoup d'actes de bravoure et de témérité. Une de ses dernières aventures a eu des résultats importants.

Pilotant un nouvel aéroplane qu'il désirait essayer, il prit une douzaine de bombes et partit vers les lignes ennemies.

Au cours de reconnaissances antérieures, il avait remarqué un dépôt de munitions situé sur un certain terrain. Ce fut vers ce point qu'il se dirigea, volant très haut et profitant d'un nuage qui empêchait qu'on l'observât.

Lorsqu'il fut près de son but, il plana et tout en descendant plus bas, lança neuf des bombes qu'il avait emportées. L'effet fut prodigieux. Explosion après explosion déchirèrent l'air d'une telle façon que sa machine était secouée par les vibrations.

Pégoud s'enfuit, heureux par son succès. Il lui restait encore trois bombes, et il les lança sur une compagnie de soldats allemands. Les soldats se dispersèrent dans toutes les directions pendant que Pégoud s'enfuyait.

Son dernier exploit a eu lieu il y a quelques jours. Un ballon captif qui dirigeait le feu des batteries allemandes en a été le but.

Volant à grande hauteur, et faisant un large détour derrière un voile de nuages, Pégoud vola directement sur le ballon. Immédiatement il fut aperçu et des coups de fusils furent tirés dans sa direction. Il entendit les cris des soldats et le commandement des officiers: le ballon fut en toute hâte tiré vers la terre, mais il était trop tard.

Pégoud s'abattit en un superbe vol plané et lorsqu'il fut à cinquante mètres au-dessus du ballon, il lança sa bombe. Une explosion énorme suivit, créant de violents remous qui ébranlèrent l'appareil. Le ballon était déchiré et il s'affaissa.

GRAVES DESORDRES

Les populations de la Slavonie se révoltent contre l'autorité autrichienne

Genève, 28.—Des dépêches venant de sources autrichiennes, qui n'ont pas passé par la censure, annoncent que de graves désordres se sont produits parmi les Slaves du sud lorsqu'a paru l'ordre du gouvernement austro-hongrois mobilisant les dernières classes de réservistes.

Ces dépêches disent que le clergé est à la tête du mouvement qui a commencé dimanche matin à Laibach situé à cinquante-cinq kilomètres au nord-est de Trieste. Après le sermon prêché par un prêtre slovène, la foule, paraît-il, a quitté la cathédrale en criant: "A bas la guerre!" "A bas les Allemands!" Les émeutiers attaquèrent les gendarmes, qui répondirent par des coups de feu, puis la cavalerie fut appelée pour charger la foule.

Pendant l'émeute, le palais du préfet a été incendié, et les meubles et les tableaux ont été brisés en morceaux, après avoir été jetés par les fenêtres.

A Agram, capitale de la Croatie-Slavonie, une bande d'étudiants a arraché les affiches de mobilisation et on annonce qu'un fonctionnaire hongrois, un étudiant et un enfant ont été tués dans la bagarre qui a suivi. Il y a eu également des émeutes à Karlstadt, Croatie, où les avis de mobilisation ont été lacérés.

A Susak, près de Fiume, une caserne de la landwehr hongroise a été, dit-on, pillée.

Egalement d'après ces nouvelles, venant de sources autrichiennes, une foule énorme se serait réunie à Opcina, serait descendue vers Trieste et se serait jointe aux manifestants. Tous les panneaux sur lesquels se trouvaient collées l'ordre officiel de mobilisation ont été arrachés et brisés; dans la bagarre qui s'ensuivit, l'infanterie de marine tira sur la foule; on affirme que deux des émeutiers auraient été tués.

Une grande agitation règne aussi en Transylvanie où le gouverneur, comte Bethlen, a donné l'ordre, dit-on, de fusiller toutes les personnes qui refusent de se soumettre au décret des autorités.